

REVUE
DU GÉNIE
MILITAIRE

Paraissant le 25 de chaque mois

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE
TOME XXXII — 1^{re} LIVRAISON

Juillet 1911

RÉDACTION :

PARIS (7^e), RUE DE BELLECHASSE, 39

ADMINISTRATION :

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS (6^e)

RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7

NANCY

RUE DES GLACIS, 18

1911

Tous droits réservés

L'ALGÉRIE

ET LE

SERVICE EN CAMPAGNE ALGÉRIEN

Le pays d'Algérie, avec la région tunisienne qui n'en est qu'une continuation à tous les points de vue, peut être observé avec un égal intérêt par le géographe, le géologue, l'économiste, l'ethnographe, l'historien, l'artiste, le chef militaire.

Le géographe y voit une contrée jouissant de tous les climats et de toutes les altitudes, avec le Tell, ce Tellus des anciens, analogue aux campagnes de l'Italie et de l'Espagne; les Hauts-Plateaux, région pastorale peu cultivable, ayant déjà la physionomie désertique; enfin l'immense Sahara, où opèrent encore si souvent nos troupes. Le Sahara n'est pas toujours la vaste plaine de sable inhabitable, l'Areg de l'Arabe, océan poudreux et desséché; il est bien plus souvent l'espace stérile, semé de cailloux, coupé de ravins ou d'ondulations brûlantes, l'hamada pierreux et calciné; il offre aussi sur de grandes étendues des dunes fumant au souffle du vent, ou cette plage de couleur pâle, tachetée d'oasis et de pâturages, que Ptolémée, observant du haut des défilés de l'ahmar Kraddou, comparait si justement à une peau de panthère.

L'eau est ici la grande fée, créant la richesse lorsqu'elle se montre, laissant la ruine lorsqu'elle se retire. Dans le versant saharien, toutes les rivières vont se perdre au travers des sables. A l'ouest et au sud, leurs vallées restent apparentes, comme la Zousfana, l'oued Na-

mous, l'oued Gharbi, l'oued Seggueur, l'oued Zergoun, puis l'oued Djeddi et les nappes immobiles des chotts recevant les eaux de l'Aurès (fig. 1). A l'est, au contraire, les vallées même disparaissent et les fleuves sont souterrains, comme l'oued Mzab, l'oued Mia, l'oued Ighargar, dont il faut puiser les eaux à plusieurs mètres de profondeur.

Le géologue trouve dans l'Afrique du Nord la continuation des terrains de l'Europe méridionale, et un voyageur débarquant de la Provence sur la côte algérienne ne peut se défendre de cette frappante constatation. Les trois terrasses aperçues par le géographe ont leurs terrains distincts, leurs gisements minéralogiques dont quelques-uns sont riches en métaux, leurs dépôts organiques de coquilles et de phosphates, leurs sources thermales comme celle d'Hammam-Rhira, l'*aquae calidae* des Romains, le rendez-vous élégant, sous Tibère, des mondanités les plus célèbres.

L'économiste verra surtout dans notre colonie méditerranéenne la terre classique des céréales, des olives, de la vigne; le grenier à blé de l'antiquité pour la région maritime; des pâturages immenses et un centre d'élevage de premier ordre sur les hauts plateaux; des serres tropicales dans les oasis sahariennes, où le moindre puits s'entoure de palmiers puissants et productifs. Seul le désert rocheux ou hamada est éternellement désolé, condamné d'ailleurs comme tout le Sahara à des températures extrêmes. Le thermomètre atteint plus de 33° de moyenne en été à Biskra; à Touggourt il varie annuellement entre 6° et 47°; dans le Souf, il est monté, à l'ombre, à 51° le 14 juillet dernier.

Le cheval et le chameau prospèrent en Algérie, tous deux également précieux : le premier, de race barbe orientale, joignant la force, l'agilité, la sobriété et l'intelligence à une souplesse extraordinaire pour les privations et les changements; le second, laborieux et modeste,

que nul moyen ni artifice ne peuvent remplacer au désert.

Quant à l'ethnographe, il trouvera en Algérie un champ des plus vastes. Il y observera les Berbères, Kabyles ou Touaregs, population autochtone, immuable depuis l'époque carthaginoise; les Arabes, conquérants de race blanche, encore nomades et irréductibles; les Maures ou musulmans des villes, minorité vouée au commerce et en voie de disparition; les Juifs, provenant presque tous de la dispersion hébraïque en l'an 135 sous l'empereur Hadrien et fidèles à leurs intactes traditions, quelques-uns cependant venus par l'Espagne lors des émigrations du Moyen Age; les Nègres, enfin, seuls capables d'affronter les travaux dans les oasis sahariennes, et s'y multipliant, bien qu'étrangers, en formant une belle et robuste race.

Mais c'est l'historien qui découvrira dans l'Algérie le domaine le plus large et le plus passionnant. Carthage d'abord régna sur toute l'Afrique du Nord, de Tripoli au Maroc; détruite en 146 par les Romains, elle revécut dans ses colonies, avec les rois de Numidie et de Mauritanie. Les Numides succombent avec Jugurtha; la Mauritanie est conquise par César; les provinces d'Afrique se réduisent alors à la Numidie, à l'est, la Mauritanie Sitifienne au centre, la Mauritanie Césarienne à l'ouest. Puis les Vandales du quatrième siècle font irruption de l'Espagne et ne laissent rien subsister; l'invasion arabe arrive ensuite comme un flot contraire avec une civilisation brillante trop vite dégénérée.

L'archéologue, le voyageur, passeraient des années à faire revivre tant d'événements célèbres, témoignés aujourd'hui par d'innombrables restes. C'est Tunis et son golfe, encore pleins des souvenirs de Carthage et d'Utique, avec ses tertres où, depuis l'incendie de dix-sept jours allumé par l'armée romaine, les vaisseaux sont venus chercher marbres et colonnes, comme le fit entre

autres la flotte d'Ahmed-Bey pour son palais de Constantine. C'est Sousse, l'Hadrumète de Trajan, d'où l'on exhume les mosaïques les plus fines; El-Djem, plus au sud, ancienne Thysdrus de Ptolémée, une des trente villes libres de l'Afrique latine, avec les ruines de son immense amphithéâtre. C'est Kairouan, la ville sainte musulmane, surgie des sables sous Obka-ben-Nafé, en 675, avec sa mosquée des sabres et ses imposants sanctuaires presque abandonnés.

Plus à l'ouest, c'est Tébessa, la Théveste de l'antiquité, voisine de la ville romaine de Madaure, patrie du poète Apulée : Tébessa, fondée par Vespasien, célèbre sous Septime Sévère, disparue seulement dans l'invasion vandale, et qui montre encore son arc de triomphe quadrifons, son temple de Minerve, ses mosaïques remarquables et la trace des plus vastes monuments. Ensuite vient Aïn-Beïda, grand centre de ruines architecturales qui couvrent une immense étendue.

Au bord de la mer, Hippône, l'Ubbà des Carthaginois, l'Hippo regius des Romains, l'un des plus riches marchés du troisième siècle, remplie d'ouvrages d'art, conserve des aqueducs et des citernes antiques qui servent encore aujourd'hui à la grande ville moderne de Bône.

A la limite des plateaux, sur un socle rocheux des plus étranges, Constantine n'offre que des souvenirs guerriers. Elle est restée la Cirta d'Adherbal, forteresse assiégée et conquise huit fois, devenue colonie vandale, ensuite byzantine, disputée par les souverains de Tunis, de Fez, puis par les Turcs, et enfin prise par les Français après deux sièges mémorables. Là aussi il n'y eut qu'à cueillir la succession de la civilisation latine, tant dans la ville même, où l'aqueduc et les réservoirs de Justinien sont toujours utilisés, que dans les environs où s'étaient les cultures des fameux jardins de Salluste.

Au sud de Constantine, c'est Medrasan, avec l'énorme tombeau de Massinissa, élevé par ses proches à la mé-

moire du célèbre chef numide; puis Batna, près du Lambèse ancien avec son camp bien conservé, son *prætorium*, les thermes de la troisième légion, l'arc de triomphe, le forum et le temple d'Esculape.

Plus loin encore, Timgad, la Thamugadi brillante sous Trajan, rivalise avec Pompéi par l'intérêt de ses monuments et de ses ruines impeccablement alignées. En suivant toujours vers l'ouest, nous trouvons Sétif, la Sitifis colonia; Bougie, la Bedjaïa des Carthaginois, puis des Numides sous Massinissa, plus tard le Saldoe des Romains et le Gouraya des Vandales, mouillage le plus sûr du littoral, où le voyageur distingue encore une enceinte punique, une enceinte sarrasiné et des citernes remarquables.

A l'occident encore Dellys, le Tédellus fondé par les Phéniciens et devenu la puissante colonie de Rusucurrus sous l'empereur Claude, a gardé ses réservoirs, ses mosaïques, ses restes de sarcophages et d'amphores antiques.

La capitale actuelle de l'Algérie n'est pas moins féconde en souvenirs. Alger représente l'ancien Icosium, cité florissante au temps d'Hippône et de Carthage, mais elle évoque surtout les corsaires de Barberousse qui ont longtemps dominé la Méditerranée.

A côté se trouve Tipasa illustrée par Valentinien et par Constance, et, non loin de là, Cherchell, si déchu de sa grandeur passée. Appelé autrefois Iol, Cherchell fut embelli par Juba II qui en fit Césarée, la capitale de la Mauritanie Césarienne; les anciens auteurs qualifiaient de *splendidissima colonia cæsarensis* cette ville de luxe et d'opulence dont quelques énormes colonnes de porphyre ont seules pu résister aux Barbares, avec les fondations du palais de Juba. De toute cette civilisation, il ne reste plus aujourd'hui qu'un petit port bleu du fond duquel le filet du pêcheur ramène parfois un fragment de sculpture ou de statue de marbre fin.

Dans la province d'Oran dominant surtout les souve-

nirs de la civilisation arabe, et des luttes séculaires de l'Espagne avec les Maures d'Afrique. Mers-el-Kébir, le Portus divinus des Romains, devient le grand arsenal militaire des Almoravides au Moyen Age, et dégénère en un nid de forbans au quinzième siècle. Oran rappelle à chaque site la guerre tenace contre la domination espagnole jamais acceptée. Tlemcen, l'ancienne Pomaria latine, recouvre la célèbre Agadir florissante sous les Almoravides, puis sous les Almohades, enfin sous les Abdel-Ouadites qui firent régner cette cité sur toute l'étendue actuelle des provinces d'Alger et d'Oran. Les rois de Tlemcen font grande figure jusqu'au Moyen Age; les opérations militaires autour de la ville ont laissé encore debout dans un faubourg cette curieuse enceinte isolée de 4 km, entourant la forteresse éphémère de Mansourah qui, construite en 1302 et détruite en 1337, n'englobe plus aujourd'hui que des champs déserts d'oliviers.

Ce n'est point ici le lieu d'insister sur les impressions artistiques que suscite l'Afrique algérienne. Suivre la côte bleue depuis les hauteurs abruptes de Mers-el-Kébir jusqu'aux plages du golfe de Syrte, en passant par les riants jardins d'Alger, les hauts promontoires de Kabylie et les forêts de chênes-lièges du littoral tunisien; voir les nuances violettes des monts de Figuig, les bois sombres de l'Ouarensenis, les tons roses des crêtes de l'Aurès ou les sables fauves des grandes dunes du Sud; admirer les dômes des mosquées à Kairouan, les vestiges des monuments antiques à Tébessa et à Timgad, la riche architecture musulmane du quatorzième siècle à Sidi-bou-Médine près de Tlemcen; partager même un instant la vie pastorale et singulière de l'Arabe: tout cela captivera certainement le peintre ou le poète.

Mais si l'officier nouvellement débarqué de France peut à l'occasion se découvrir géographe ou géologue, économiste, ethnographe, historien, voire même artiste, c'est comme chef militaire surtout qu'il envisagera les ensei-

gnements du passé et du présent dans nos possessions algériennes. Ces territoires, théâtre d'une guerre qu'on peut dire ininterrompue depuis quatre-vingts ans, ont donné lieu pour nos forces à des organisations, à des méthodes de préparation, de marche, d'action et de combat, encore peu codifiées, sur lesquelles il pourra avec fruit jeter un coup d'œil rapide. Ce ne sera point, bien entendu, pour les imiter couramment dans les guerres européennes, mais pour en tirer des leçons d'activité, d'initiative et de caractère.

Si, grâce à de longues luttes, le Nord est maintenant pacifié, le Sud et l'Ouest restent pour nos troupes un champ d'opérations très spécial. Ainsi celui qui veut se faire une idée de la guerre dans ces régions doit pour ainsi dire dépouiller la majeure partie de l'éducation militaire européenne, dans laquelle il est traité de masses ennemies, de bases d'opérations, d'itinéraires, de mouvements stratégiques ou tactiques. Là-bas l'armée ennemie n'existe pas comme entité définie, car elle est partout et insaisissable; les bases d'opérations sont si lointaines que chaque colonne doit tout tirer de son propre fonds; quant aux itinéraires et aux mouvements, ils sont ce qui resterait de nos grandes manœuvres dans un pays qui serait dépourvu de route, de tout moyen de communication bien préparé, de toute ressource alimentaire, et où les cartes ne donneraient que des indications très vagues. On ne peut dès lors recourir qu'aux procédés des expéditions proprement dites : partir d'un point pacifié avec le maximum de ressources, gagner en pays hostile, par la marche et au besoin le combat, un centre éloigné où l'on s'installe définitivement comme dans une forteresse. Autant de colonnes, autant d'expéditions et d'objectifs distincts; en les multipliant de proche en proche, on arrivera à couvrir et à occuper le pays; c'est, pour le caractériser par une expression typique, le procédé de la tache d'huile s'étendant progressive-

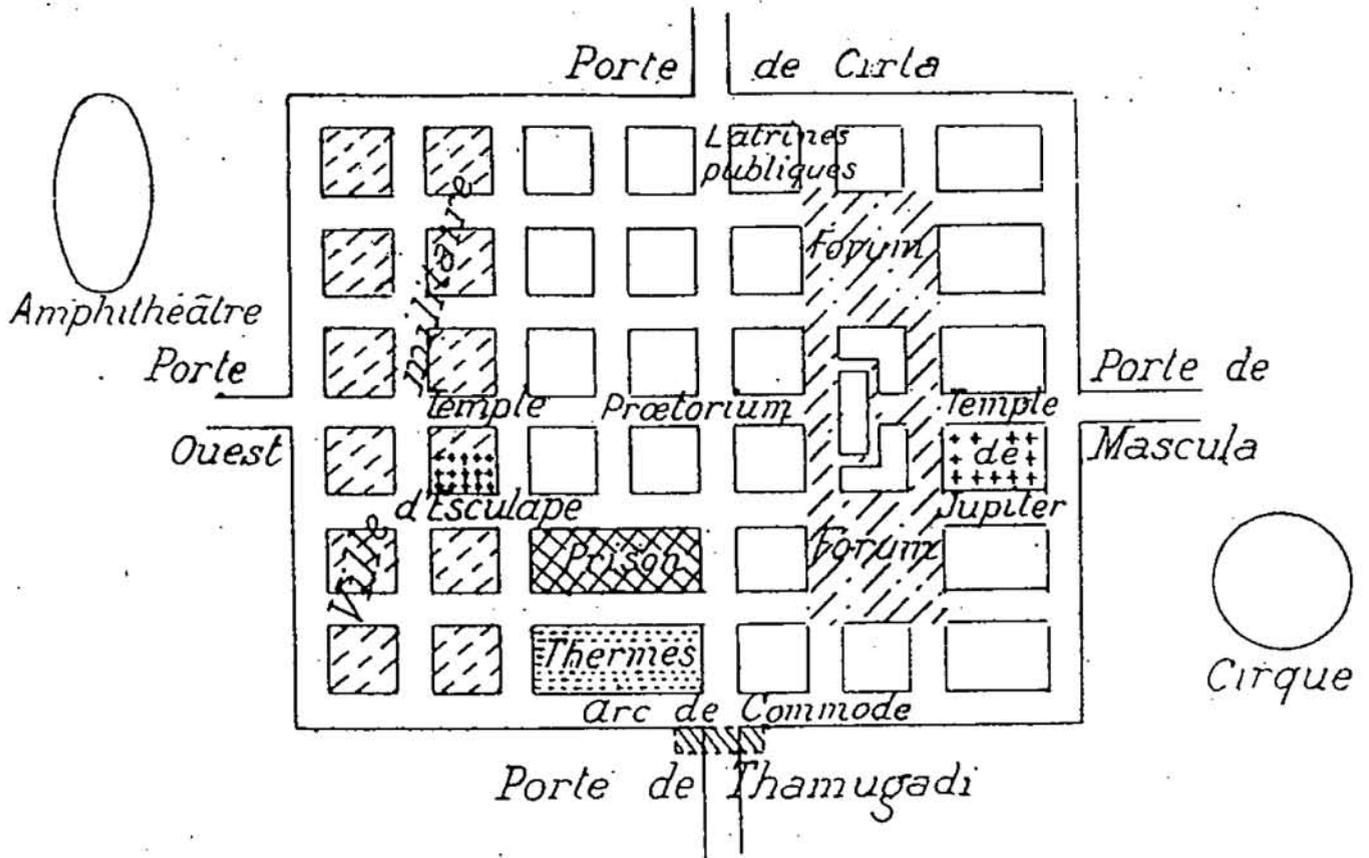


Fig. 2. — Schéma de Lambèse.

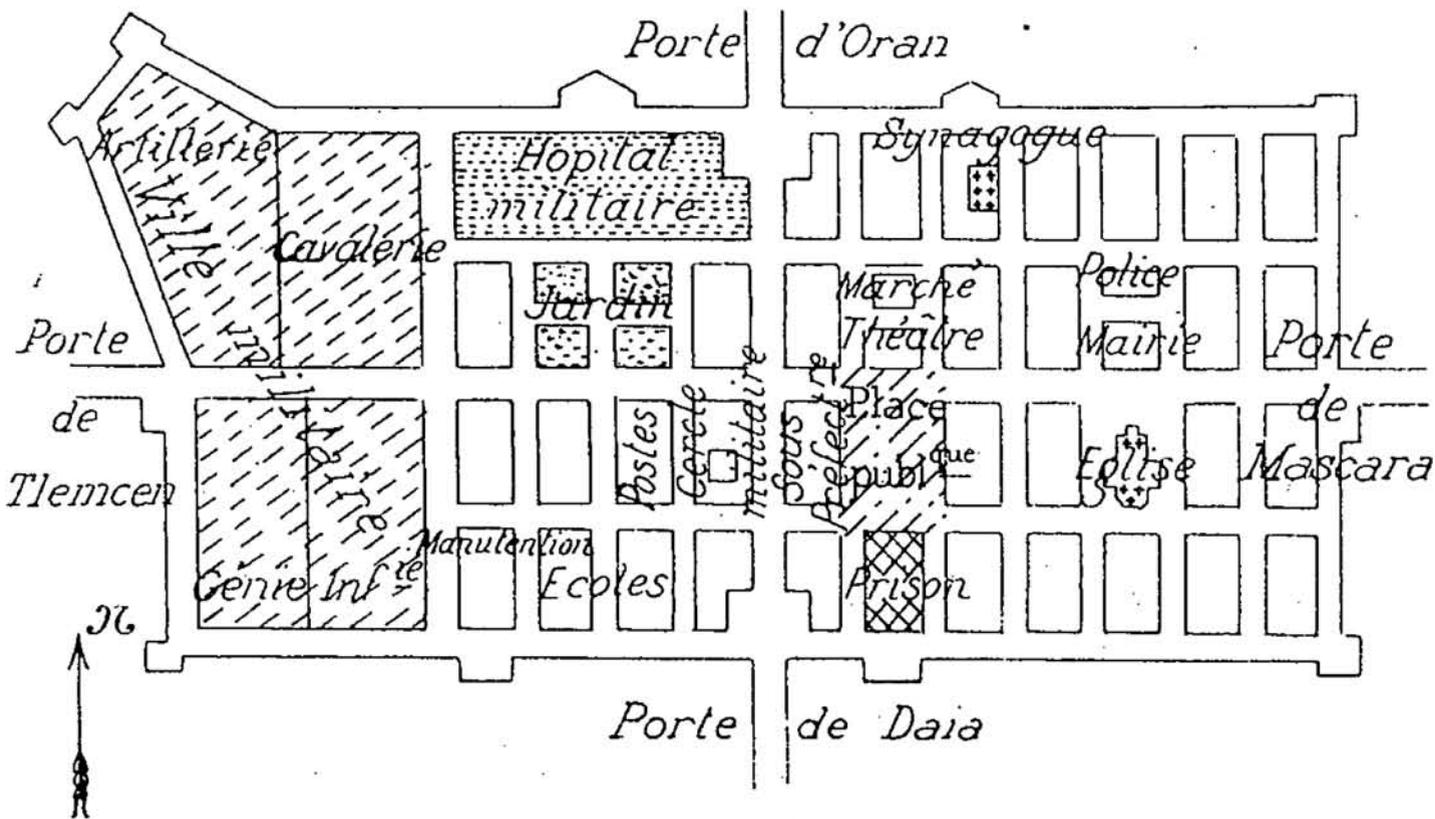


Fig. 3. — Schéma de Sidi-bel-Abbès.

NOTA. — On a hachuré de la même façon les édifices ou établissements se correspondant sur les deux schémas.

ment. Parfois seulement la réunion connue de quelques forces ennemies offrira une rare occasion de courir sur elles pour les anéantir, présentant alors nettement la perspective d'un coup décisif.

L'histoire nous montre que les Anciens n'ont pas opéré autrement, dans les contrées analogues aussi bien que dans l'Algérie actuelle. Arriver sur un point, y établir un camp qui se transforme ensuite en colonie : c'est ainsi qu'ont fait là les Romains nos prédécesseurs. Le simple touriste se rendra facilement compte de l'identité des méthodes en visitant, l'histoire en main, deux camps militaires devenus villes de colonisation, l'un au premier siècle de notre ère, l'autre au dix-neuvième.

La troisième légion d'Auguste, dont on suit la trace dans la province de Constantine, part du rivage, repousse les Berbères et fonde Lambèse (fig. 2), près du Batna de nos jours.

L'enceinte de ce camp laisse encore voir ses quatre portes bien orientées suivant les points cardinaux. Le flanquement latéral n'étant pas encore connu, les faces sont rectilignes; elles entourent des ruines considérables. Voici au centre le *prætorium* ou maison du légat militaire, puis la prison; ensuite les thermes, le temple d'Esculape, un arc de triomphe, un temple dédié à Jupiter, Junon et Minerve, deux forums, des latrines publiques. Le camp devient ensuite une vraie ville pouvant contenir environ 50000 habitants; la 3^e légion se transporte alors plus au sud, à Timgad, où se crée une nouvelle ville très importante, puis aux régions désertiques de Biskra où elle fonde l'*Ad piscinam* des Romains, plus loin enfin vers l'Ighargar où elle établit de simples postes défensifs pour arrêter les incursions des barbares du Sahara.

Le 12 juin 1843, la colonne du général Bedeau part d'Oran, arrive au centre de la tribu réfractaire des Beni-Amer, excitée par Abd-el-Kader. Le 18, nos sol-

dats commencent là même à construire le camp de Sidi-bel-Abbès, après avoir repoussé les indigènes; le camp se complète progressivement, résiste le 30 janvier 1845 à une surprise par la tribu ennemie des Oulad-Brahim, et une ville en naît peu à peu. En 1849, presque toute la tribu des Beni-Amer émigre au Maroc en une longue colonne de 25000 personnes, et la cité militaire devient alors un centre de colonisation pacifique, avec des rues (fig. 3) plantées de beaux platanes et au milieu d'un pays des plus fertiles.

En 1853 nos mêmes troupes vont fonder plus au sud le camp important de Géryville; plus tard, c'est leur établissement à Aïn-Sefra, et aujourd'hui nos postes vont jusqu'au Touat.

Regardons cette petite ville algérienne de Sidi-bel-Abbès. Sans avoir visité Lambèse, à plus de 600 km vers l'est, ne semble-t-il pas que nos soldats ont créé là un camp qui lui est bien analogue?

L'enceinte a un flanquement latéral; mais voici la même disposition, les quatre portes aux points cardinaux, la forme d'ensemble rectangulaire de 350 m sur 800 m, la préfecture placée comme le *prætorium*, l'hôpital comme *thermes*, l'église et la synagogue comme temples, le théâtre, la place publique, avec la ville militaire bien séparée; en un mot tout le groupement nécessaire à la civilisation qui suit l'armée. Quintus Flavius, le légat de la 3^e légion, dont le tombeau se voit près de Lambèse, n'aurait-il pas reconnu pour son collègue et imitateur le général Bedeau?

Ce simple coup d'œil fait ressortir en même temps les deux rôles successifs de l'armée : rôle créateur, rôle défensif.

Dans la région fertile ou exploitable, c'est-à-dire le Tell et les Hauts-Plateaux, l'armée a créé par la force les centres de colonisation qui se peuplent progressivement et deviennent de véritables annexes de la métro-

pole. Le génie surtout y a eu la mission capitale de prévoir, d'entamer, d'exécuter, pendant la période des hostilités, des travaux importants; ici les remparts ou les citadelles des villes, là les routes et les ponts nécessaires aux communications; ailleurs des canaux et des barrages fertilisants, car on peut dire qu'il n'est resté étranger à aucune œuvre utile.

Cette première phase de l'action militaire, préparant la prospérité de l'Algérie, est aujourd'hui terminée. La mission défensive continue, au contraire, sans qu'aucune interruption puisse y être prévue.

Maintenir par une présence efficace l'ordre et la soumission parmi les Arabes, qui ne respecteront jamais que la force active et apparente : telle est la raison d'être de l'armée entre la mer et les contrées sahariennes.

Assurer la sécurité de la colonie contre les incursions venant du Sud; garnir les pauvres oasis lointaines de petites forteresses servant d'abris ou de centres de ravitaillement aux colonnes mobiles, et permettant de frapper sans aucun délai tout groupe qui se montrerait dissident ou révolté : telle est, pour longtemps encore, sa mission dans les pays désertiques, zones d'avant-postes où s'agitent des nomades fanatiques et irréductibles.

On peut dire que les difficultés de ces opérations, c'est-à-dire en définitive des expéditions à plus ou moins grande échelle dans le Sud algérien, tiennent à deux causes principales :

L'absence de routes;

L'absence de ressources alimentaires, auxquelles s'ajoutent les rigueurs du climat et la perfidie d'un adversaire toujours à l'affût d'une défaillance. Savoir y triompher, c'est donc surtout amener sa troupe d'un point à un autre; quiconque, dans ces régions, parvient en bonnes dispositions sur l'objectif assigné est sûr de s'y installer sans grandes pertes, parce que l'ennemi y a fui de tout temps les vrais combats réguliers.

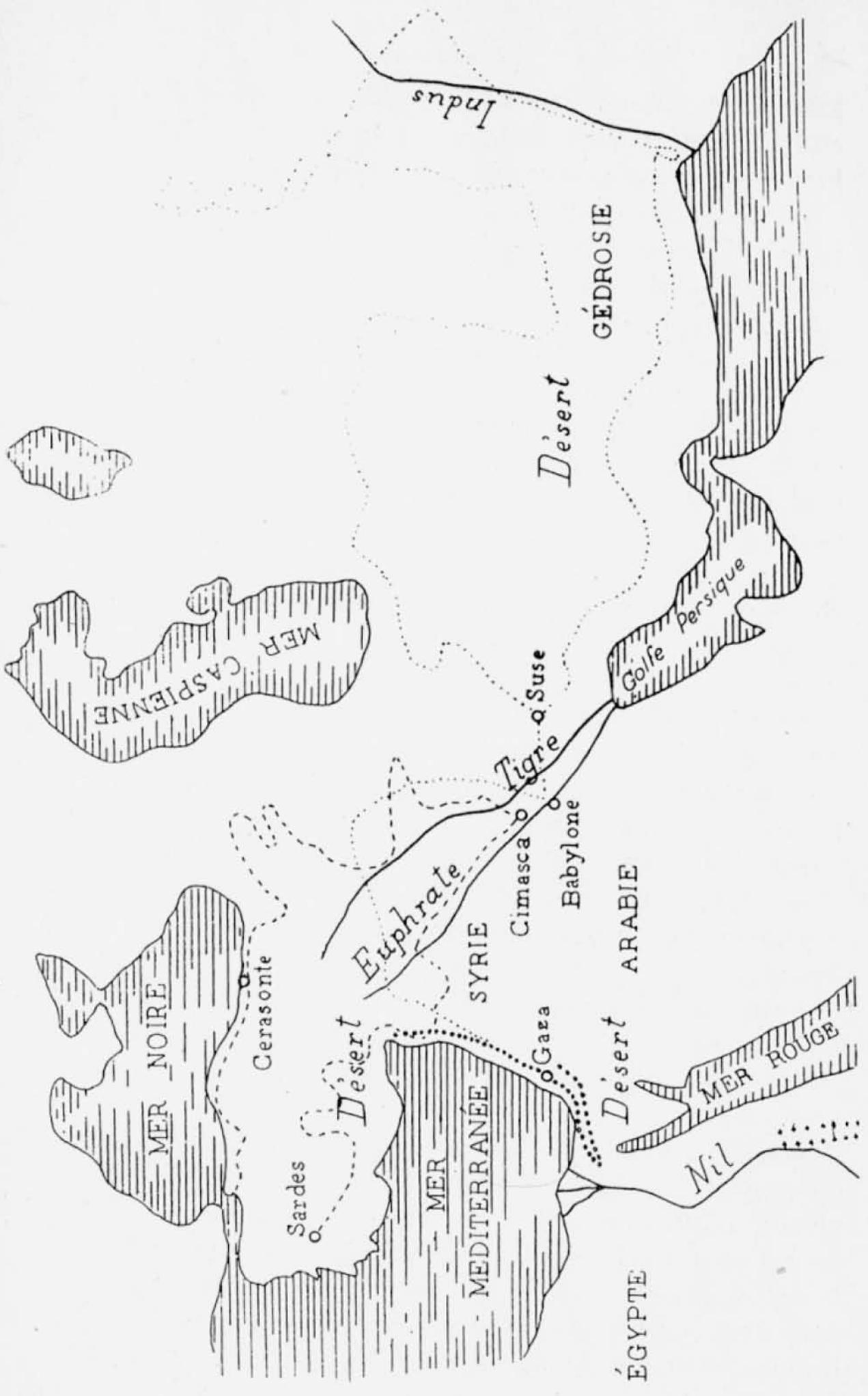


Fig. 4. — Itinéraires à portions désertiques.

Légende. — - - - - Itinéraire des 10000. | Itinéraire d'Alexandre. | + + + + + Itinéraire de Cambyse.

L'influence du nombre n'y est pas prépondérante, et c'est là que, suivant la maxime du vieil Euripide, un bon conseil vaut mieux que des milliers de bras.

L'examen de quelques campagnes des anciens suffit pour indiquer combien est délicate la conduite de troupes armées nombreuses dans des pays sans routes ou désertiques, et la quantité de facteurs différents qui entrent en jeu dans ce genre de guerre.

Ainsi la prévoyance de Cyrus avait donné aux 10000 Grecs de son armée 400 voitures d'orge, de vivres et de vin pour traverser les déserts de l'Asie Mineure; ils durent subsister entièrement sur ces ressources pendant treize étapes consécutives.

Alexandre, bien que parti avec l'effectif d'une division seulement, ne peut se diriger directement sur Babylone (fig. 4) à cause de la pauvreté en vivres de ces contrées, et doit faire un crochet considérable pour assurer son ravitaillement. En Gédrosie, dans des sables absolument analogues à notre Sahara, il voit périr de soif ses chevaux et bêtes de somme, qui servent alors à nourrir les hommes valides, tandis que malades et traînants sont abandonnés à leur sort; c'est en faisant les étapes la nuit, et en brûlant toutes les voitures, qui retardent la marche, qu'on arrive seulement à traverser le désert.

Antigone, son lieutenant, veut profiter pour son expédition d'Égypte, du voisinage de la mer. Il rassemble en Asie Mineure l'effectif approximatif de deux corps d'armée, avec 150 navires de guerre, 100 de transport, et marche sur Gaza contre Ptolémée. Là, il faut changer de moyens, il charge chaque homme de dix jours de vivres, réquisitionne les chameaux des Arabes, et en forme un convoi de 65000 hl de blé avec beaucoup de foin; les armes des soldats, par contre, sont placées, pour diminuer les fatigues, sur des voitures à deux roues. Il entre alors dans le désert, mais l'expédition se change

en un désastre immense et Antigone bat en retraite en Syrie, tout à la merci de sa flotte qui, heureusement, put le ravitailler par son flanc, n'ayant ni tempête ni vent contraire.

Cambyse marche de l'Égypte sur l'Éthiopie par le Sahara oriental; malgré toutes ses précautions, l'armée comparable à un de nos corps actuels à deux divisions, est obligée de rentrer sans combattre, après avoir été contrainte de manger de la chair humaine.

César, le chef sagace et ingénieux, le conquérant des Gaules, est dérouteré, en Algérie même, par les difficultés du pays; en y luttant contre Scipion et Juba il souffre cruellement de la famine, et ne sait comment faire subsister sa cavalerie, bien qu'il ne dépasse pas la région des Hauts-Plateaux.

Dans les temps modernes, on n'a plus guère que des exemples où interviennent de très faibles effectifs.

Lorsque le général Bugeaud débarque à Rachgoum en 1836, il se décide à faire rentrer à bord les voitures et les grosses pièces qui lui étaient affectées; il improvise des bâts de circonstance avec de la toile et de la paille à la mode indigène, emprunte des biscuits à la flotte, et ainsi équipé part pour ses victoires de Sikkak.

Le même Bugeaud, puis Lamoricière en 1843, 1844, 1845 et 1846, s'allègent toujours en donnant aux hommes de petits moulins portatifs pour broyer le grain des silos rencontrés, et à chaque unité quelques mulets pour porter les sacs. Peu ou point de convois, et malgré cela des effectifs de 1000 à 3000 hommes restent un mois dehors avec quatre jours de vivres.

Négrier opère de même en 1882 contre les Ouled-Sidi-Cheik.

Il faut noter que les Anglais, au contraire, dans leurs expéditions coloniales analogues, sont restés fidèles aux gros convois de transport spéciaux, accompagnant les troupes.

Quant au procédé, d'une application si sûre, qui consiste à construire une route ou une voie ferrée à mesure que la troupe s'avance, il n'est possible ou praticable que dans des cas bien spéciaux. On l'a employé à Madagascar; on l'avait déjà employé en Algérie même dans une partie de la région ouest. Ainsi la ligne stratégique à voie de 1,10 m du Kreider à Méchéria, où le génie eut sa part glorieuse, fut commencée le 1^{er} août 1881 à coups de fusil, et terminée en avril 1882 (ce qui donne une moyenne d'avancement de 500 m par jour).

Mais ces procédés constituent plutôt des moyens de pénétration que des méthodes de marche, et sont à rejeter pour des actions rapides et momentanées.

Comment peut-on organiser actuellement la campagne d'une colonne dans le Sud-Algérien? Avant d'y répondre avec précision, ce qui serait fixer les bases du service en campagne africain, il n'est pas superflu de dresser un catalogue rapide des moyens dont on dispose au désert, et qui se grouperaient ainsi :

Procédés de transport;

Armement, équipement, outillage, vivres;

Degré d'endurance du personnel.

Au désert ou sans routes, les procédés de transport n'ont pas varié depuis de longs siècles; si l'on fait abstraction de l'homme comme porteur, à cause de son faible rendement, il reste les voitures et les bêtes de somme.

Dans la plupart des exemples historiques, on voit beaucoup de voitures au départ, peu au retour.

Après la défaite de Cunaxa, Xénophon fait brûler par ses 10000 Grecs tous leurs véhicules, et, ne conservant que les bêtes de somme, sauve sa troupe en la rendant mobile, puisque, après la retraite sur 2800 km en pays hostile, l'appel général fait à Cérasonte n'accuse que 400 disparus.

Alexandre aussi brise tous ses chariots volontairement en Gédrosie pour assurer sa marche.

Dans la plus instructive des campagnes anciennes d'Algérie, celle de Marius contre Jugurtha, Marius surprend la place de Capsa (fig. 5) sans amener aucune voiture. Laissant son lieutenant Manlius l'attendre à Laris, où étaient son trésor et ses vivres, il marche sur le fleuve Tana n'ayant avec ses troupes que du bétail. Chaque jour on tue et on distribue la viande sur pied; l'alimentation reste uniquement carnée. Au bout de six

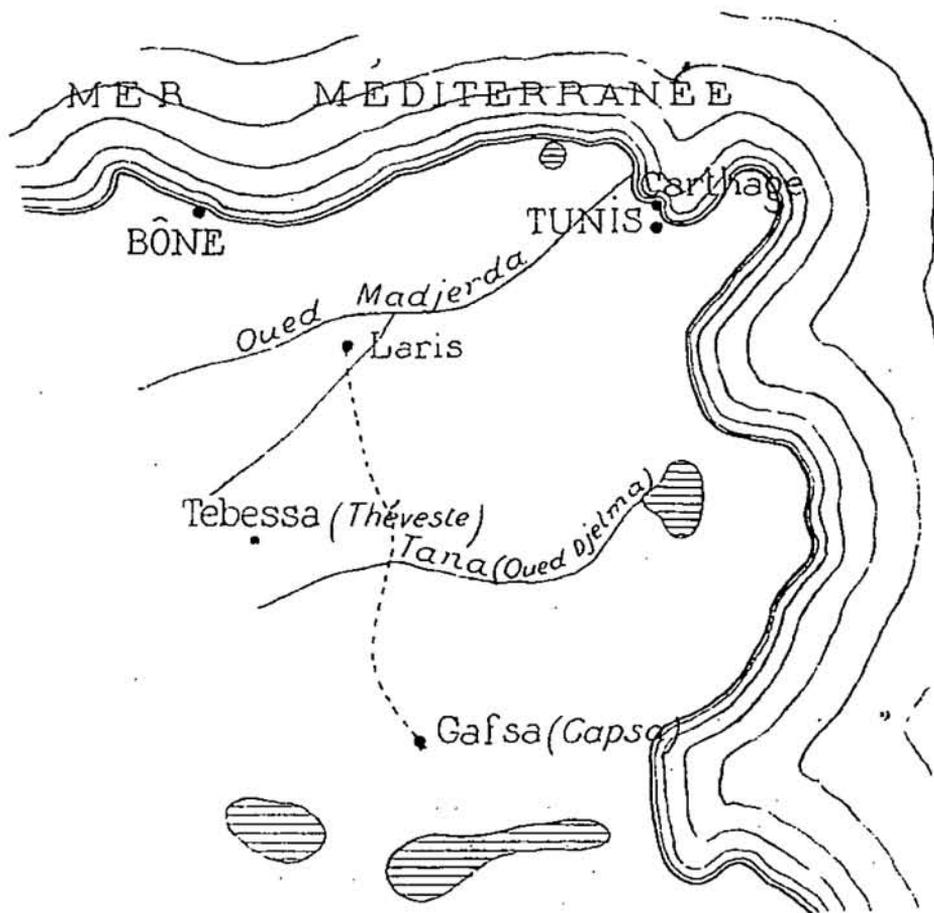


Fig. 5.

----- Itinéraire de Marius sur Gafsa.

jours on arrive au fleuve, qu'on traverse, et on continue en amenant seulement, outre le bétail sur pied, de l'eau dans des outres chargées sur ces animaux, parce que la région devient tout à fait sèche. Cette expédition si originale eut un plein succès; mais Salluste, qui en donne le détail, ne dit pas si les médecins militaires de l'époque critiquèrent au nom de l'hygiène l'absence momentanée de végétaux dans l'ordinaire du soldat. La suppression

des voitures avait une fois de plus réussi. Pendant les grands siècles, les Romains n'en eurent jamais dans ces régions; il n'est question que de bêtes de somme, et, exceptionnellement, de convois administratifs de réquisition pour des circonstances momentanées.

Et cependant la voiture ancienne à deux roues n'avait guère moins de capacité que nous ne lui en donnerions aujourd'hui, puisque Xénophon lui attribue un chargement de 654 kg.

Des véhicules ont été essayés à plusieurs reprises dans les temps modernes pour des expéditions semblables, voitures Lefèvre à Madagascar, arabas en Algérie. En particulier en 1901, on a tenté une série d'expériences avec des arabas légères à deux roues pour atteindre les oasis du Sud. Le rendement a été mauvais; non seulement beaucoup de véhicules restaient en route, mais encore on arrivait à peine à transporter l'orge des mulets d'attelage.

Les modèles des bêtes de somme au désert sont restés les mêmes depuis l'antiquité; on n'y dispose que du chameau ou du mulet. Si le mulet est suffisamment connu en Europe, le chameau y jouit d'une réputation plutôt légendaire. On en a eu la preuve pendant les expéditions de 1900 et 1901, où l'armée algérienne a perdu pour 2 millions de francs de ces animaux (des 34000 chameaux réquisitionnés dans les Hauts-Plateaux en 1900, seulement pour nos colonnes du Sud, 25000 ne revinrent pas).

Le chameau n'est pas cet être pouvant vivre sans manger ni boire, avec un fardeau exagéré. Il faut lui assurer, vers le coucher du soleil, 50 à 60 l d'eau, quantité énorme, dont il ne saurait se passer que momentanément et à son détriment. Toute privation diminue beaucoup sa durée; la bosse, bien dressée chez le chameau vigoureux, baisse alors progressivement comme un indicateur du niveau de sa santé. Très sensible au

froid et à l'humidité, il contracte la gale avec une facilité extraordinaire, et on n'y remédie qu'en goudronnant complètement l'animal, déjà peu gracieux de couleur et de forme. Il peut brouter en route, si on lui en laisse le temps, les quelques touffes qu'il rencontre, ce qui épargne les distributions de fourrage ou le pâturage trouvé parfois après l'étape.

Sa marche ne dépasse pas 4 km en soixante minutes, inconvénient qu'on ne saurait trop déplorer, puisque cette allure est incompatible avec celle de l'infanterie, qui atteint 5 km dans le même temps. Ce kilomètre de différence a déjà causé bien des déboires.

Le chameau marche mieux sur un sol dur que sur le sable. Il se débände en troupe si on veut accélérer son allure. On ne peut le charger de plus de 150 kg, et il faut prévoir une forte proportion de bêtes haut-le-pied pour obvier à des défaillances certaines.

Le rétablissement de ces vérités n'ôte rien d'ailleurs aux mérites et aux services du précieux animal, dont nous ne pouvons nous passer entièrement dans le Sud; le chameau coureur ou méhari, en particulier, est apte à résister dans des régions où nos chevaux ne vivraient pas. Cet animal est bon coureur; dans une course organisée entre In-Salah et l'Aoulef, le méhari gagnant a fait 148 km en treize heures consécutives. Quant à l'endurance, on vit en octobre 1906, près d'Igli, les méharas d'un petit détachement marcher dix jours sans boire. Mais ce sont là des épreuves à outrance.

Le mulet paraît être un excellent moyen de transport, tant pour le personnel que pour le matériel. Si les ressources du pays en orge le permettent, on est même tenté fatalement de donner une monture à chaque combattant, et alors on retrouve le problème si discuté de l'infanterie montée. Dans ce cas, il est bien entendu qu'il ne s'agit pas de remplacer l'infanterie par une cavalerie quelconque; on se propose seulement de transporter le

fantassin sans fatigue sur le lieu du combat, où il opérera à pied. Mais que faire du mulet pendant l'action? Des faits historiques répondent; sans parler des expériences nombreuses des Anciens, nous trouvons des exemples instructifs très récents.

En 1882, la mission topographique du capitaine de Castries est escortée dans le chott Tigri par une section de légionnaires, tous sur des mulets. Les hommes font le coup de feu sans se séparer de leurs montures; celles-ci retardent la marche, s'affolent; les animaux blessés dans une attaque immobilisent la petite troupe qui est totalement détruite par les dissidents.

En 1900, une compagnie montée, dans le Sud-Oranais, voit sa section de queue retardée et bousculée pour les mêmes motifs.

Il serait donc naturel de songer à séparer entièrement, au moment du combat, les bêtes de somme et les combattants. A cette idée de tristes exemples répondent encore.

Ainsi à El-Moungar, en 1903, on opéra de la sorte. Un peloton spécial fut chargé de garder 400 bêtes de somme pendant un engagement. Mais la harka ennemie sut manœuvrer en se servant de ce troupeau comme d'un masque, et, tournant autour, détruisit presque tout le peloton des défenseurs impuissants. L'ennemi saharien est en effet si mobile que toute masse à protéger doit être enveloppée par son escorte. Que conclure, sinon qu'il y a aussi de graves dangers à séparer les combattants de leurs animaux de transport?

Un moyen terme s'offre enfin : diminuer le nombre des bêtes de somme, soit en affectant un animal à deux ou trois hommes, soit en donnant à chaque unité un petit détachement collectif d'animaux. Bugeaud préféra instinctivement le deuxième procédé, et dota chaque compagnie de 40 à 50 mulets.

Négrier, en 1882, opéra au contraire avec un mulet

par groupe de trois hommes environ, ces derniers pouvant se relayer sur l'animal. Le mulet, qui mange 4 kg d'orge par jour, peut porter 120 kg, ce qui donne une marge de 50 kg environ pour les bagages en sus du cavalier. Dans les hauts plateaux de l'Oranie on trouva de l'orge, et le rendement devint excellent pendant la campagne contre les Ouled-Sidi-Cheik.

En 1903, pour occuper le triangle Chott-el-Tigri, Guir, Zousfana, on affecta de même un mulet à chaque groupe de deux tirailleurs indigènes; mais l'orge était assez rare, et l'indigène est si brutal que les animaux restèrent surmenés, ce qui fit critiquer le procédé malgré la mobilité qu'il assurait à la troupe.

(En 1905, on a créé les quatre compagnies sahariennes de Béchar, de la Saoura, du Touat, du Tidikelt. A part quelques fantassins pour la garde des postes, tout le monde y est monté. L'homme se remonte, se nourrit et même s'habille à sa guise, moyennant une solde appropriée. C'est la résurrection des mercenaires de Carthage. Ces troupes sont admirables et précieuses; très mobiles, elles n'opèrent que par faibles fractions. Mais ce ne sont plus des colonnes de conquête; on peut les qualifier de gendarmerie du désert, ou de forces de police, et à ce titre elles ne sont pas envisagées ici.)

Le matériel nécessaire au soldat, c'est-à-dire son armement, son équipement, son outillage et ses vivres, est à étudier de très près pour les contrées privées de routes et de ressources.

Les combattants grecs avaient tous des porteurs à leur solde et entamaient l'action préservés de tout effort antérieur. Le cavalier et l'hoplite ne portaient que leurs armes, l'auxiliaire qui les suivait étant affecté aux bagages et à la cuisine. A l'un les dangers, à l'autre les fatigues. Une telle spécialisation, qui faisait merveille, semble aujourd'hui d'une application difficile.

Par contre les Romains, en Afrique, eurent toujours

des soldats suffisamment entraînés pour porter au besoin eux-mêmes tout leur nécessaire, ce qui, d'ailleurs, resta d'un usage presque constant chez ce peuple remarquable. Pendant les guerres de César et de Marius, tant sur les hauts plateaux d'Algérie que dans le sud tunisien, le fantassin portait sa pique ou ses javelots, un casque avec couvre-nuque, une cuirasse légère et un bouclier de cuir et bois de 1,22 m environ de hauteur. La chaussure comportait une semelle à clous et enveloppait tout le pied, comme il est figuré sur la colonne Trajane. Les rations, presque uniquement composées de blé en nature, étaient moulues chaque jour dans des moulins d'escouade et cuites par les légionnaires dans un plat. Polybe évalue la ration à 815 gr de blé, soit environ 1 l; les chevaux et bêtes de somme recevaient 2,180 kg d'orge.

Mais tandis qu'en Gaule le soldat portait jusqu'à un mois de blé sur son épaule, au bout de l'œurnule, on l'allégeait en Afrique en adjoignant des mulets ou des chameaux porteurs de blé à chaque centurie. Un bidon de cuir de 2 l, qui n'était pas en usage en Europe, fut aussi ajouté à l'équipement africain. Le repas du matin, ou *prandium*, était froid et se prenait debout; celui du soir, la *cæna*, plus copieux, se prenait couché et comportait la galette bouillie ou des aliments chauds; la viande n'était distribuée que dans certaines circonstances. La cuisine n'était donc faite que le soir; les ustensiles de campement se trouvaient analogues aux nôtres, mais la tasse individuelle en fer contenait 52 cl.

Il faut noter que, jusqu'à la limite des hauts plateaux, les Romains découvrirent souvent comme nous des grains dans les silos indigènes, ainsi qu'Aulus Hirtius le mentionne, ce qui épargnait les vivres de réserve. Le matériel de campement était constitué par la tente en cuir à douze places, qui fut portée à dos de mulet pendant les campagnes d'Afrique.

Dans les temps modernes, on constatera aisément que les difficultés provenant des besoins de la troupe ont notablement augmenté.

Non seulement le fantassin du Sud algérien ne saurait porter son sac comme en Europe, mais actuellement il est difficile de réduire son matériel au-dessous des objets suivants :

- 1 fusil et 120 cartouches;
- 1 ceinturon porte-épée;
- 1 baïonnette;
- 1 grand bidon de 2 l, ou mieux une guerba indigène;
- 1 large musette contenant quatre à cinq jours de vivres sous un faible volume, en biscuit, farine, viande de conserve, graisse, sel, sucre, café.

La tenue de marche comportera le casque colonial, la veste de drap, le pantalon de toile, des chaussures cousues d'un fil particulièrement solide, car le sable chaud pénétrant dans le joint latéral des semelles coupe et brûle rapidement les coutures ordinaires du cuir. Le pantalon de drap restera avec les bagages pour être revêtu dans la soirée.

Cette première évaluation représente une charge de plus de 10 kg en dehors de l'habillement et de l'arme; on ne pourrait l'augmenter pour le piéton, sous le soleil du Sud, sans s'exposer à laisser sa troupe en route.

Mais cette liste n'est pas complète, il faut y ajouter, par homme :

- 1 burnous;
 - 1 couverture,
- permettant de se passer, à la rigueur, des tentes qui donnent souvent beaucoup d'embarras;
- 5 jours de vivres de complément au moins pour les itinéraires ordinaires;

Le matériel de cuisine, tel que les marmites, seaux, moulins, etc... qui est avantageusement groupé en lots par section pour être chargé sur les bâts.

Tous ces objets, ajoutés à la première liste, donnent un poids de 13 à 14 kg par homme, à prévoir sur les animaux; en outre ceux-ci exigent environ 5 kg pour leur ration journalière. (La mitrailleuse, qui est un armement concentré si tentant pour les faibles effectifs, ne peut servir en général dans le Sud, à cause des sables fins que le vent fait pénétrer dans tous les mécanismes. Les compagnies sahariennes ont même abandonné le fusil 86 pour le mousqueton à chargeur.)

Avec de pareilles bases, qui semblent strictes d'après de nombreuses expériences, on a des éléments pour calculer l'importance des moyens de transport à prévoir comme train d'une colonne déterminée. Si l'on veut, par exemple, conduire une compagnie de 200 fusils, le calcul donne, en comptant 120 kg par mulet :

22 mulets pour le personnel;

20 mulets pour l'orge des animaux;

chiffres auxquels il convient d'ajouter une réserve de un vingtième au moins, soit, au total, 45 mulets par compagnie.

On retrouve ainsi théoriquement la proportion empirique de 40 à 50 animaux par unité, comme dans les expéditions de Bugeaud, ou celle d'un animal au moins pour un groupe de quatre hommes, comme dans les colonnes de Négrier.

En utilisant des chameaux, on arrivera à des proportions assez peu différentes.

Toutefois, il faut encore compléter ces prévisions par un convoi d'eau spécial, dont l'importance dépend uniquement des distances séparant les points d'eau sur l'itinéraire, et de la capacité des puits. Ce dernier détail est capital, car il influe aussi sur l'effectif maximum des colonnes. Ainsi sur la route de Tadmait, qui conduit aux oasis du Tidi-Kelt, les puits ne peuvent abreuver en vingt-quatre heures qu'un maximum de 300 hommes et 25 animaux.

Les provisions d'eau de réserve sont portées dans des tonnelets de 45 l, ou dans des outres en cuir comme celles des anciens, contenant 15 à 20 l.

Pour toute colonne du Sud, le convoi d'eau est le centre de tous les désirs; sa garde exige comme un trésor une consigne sévère, surveillée par un officier très attentif. Les moyens de puisage, pompes, bâches, etc... ne doivent pas y être oubliés.

Que peut-on attendre du personnel dans des régions privées de routes et sous un climat parfois très pénible? Il est certain que l'homme n'a point progressé comme endurance depuis bien des siècles; tout semblerait prouver au contraire un déclin fort accentué; or on ne saurait trop envisager ce facteur décisif de toute campagne, tant en Europe qu'en Afrique. Les guerres récentes d'Europe sont assez étudiées pour que nos règlements donnent en ces matières des bases commodes; mais dans le Sud algérien toutes les conditions sont bien différentes.

Pour se faire une idée de l'endurance du soldat, il semble donc logique de prendre d'abord quelques exemples moyens et extrêmes tirés des guerres faites, soit à travers des pays peu favorisés en voies de communication, comme il en était de presque tous dans l'antiquité, soit dans des contrées rappelant le désert algérien.

Hérodote n'indique qu'une moyenne de 20 km pour l'étape militaire de son temps. En Perse, sur la grande piste qui avait été construite de Sardes à Suse par Darius, et qui avait 2000 km de long, il admet cependant 22,500 km (150 stades) par jour. C'est un peu moins que les marches du troupier actuel qui, il est vrai, ne va que sur des chemins incomparablement meilleurs.

Dans la campagne de — 401 en Haute-Asie, les Grecs de Xénophon ont fait plus de 5000 km; ils eurent des étapes moyennes de 25,500 km à l'aller et 22,530 km seu-

lement pour le retour, sans doute parce qu'ils combattirent alors fréquemment. Leur trajet d'aller, très rationnel, est aujourd'hui suivi par un chemin de fer.

Agésilas, dans sa campagne contre les Acarnaniens, fait des étapes de 29,550 km par jour; mais cette allure n'est pas maintenue en dehors des sentiers frayés. Les Grecs n'avaient d'ailleurs que la colonne par quatre pour la marche et la formation en ligne sur quatre rangs pour le combat.

Annibal traverse toute l'Algérie de l'est à l'ouest avec l'effectif de trois brigades environ; il est regrettable que les détails les plus intéressants ne nous soient point parvenus sur cette partie de son trajet.

Les Romains faisaient des étapes fort variables; celles de César en Gaule, à part quelques exceptions, sont relativement très courtes. Leur moyenne en Algérie atteint à peine 20 km; il est vrai que les colonnes marchaient presque toujours par légion de 4000 hommes, c'est-à-dire d'un peu plus d'un régiment actuel.

Si l'on cherche quelques efforts extrêmes, les résultats accusent par leur variété l'importance de l'expérience et de l'ingéniosité des chefs.

Alexandre essaie en Asie une sorte d'infanterie montée, en faisant placer un fantassin en croupe derrière chaque cavalier. Il arrive à obtenir ainsi exceptionnellement, dans les sables, 150 km en trois jours; c'est la première tentative de ce genre.

Pendant la campagne punique de —208 en Italie, le consul Claudius Néron, volant d'urgence au secours de Livius son collègue, parvient à faire 390 km en six jours, soit 65 km par jour. Bien qu'il n'ait conduit que l'effectif d'une brigade mixte à peu près, portant uniquement ses armes, sans bagages, en pays ami, avec des repas commandés d'avance à la population pour chaque gîte, ce résultat d'endurance est fort remarquable.

Le consul Scipion, avec 28000 hommes de troupes

bien entraînées, va de Tarragone à Carthagène (fig. 6) en huit jours, pendant la campagne de — 210, ce qui donne 50 km par jour, dans cette Espagne encore aujourd'hui difficile comme communications; la troupe reste accompagnée de ses bagages et de ses accessoires. On ne s'étonne pas de ce résultat en songeant que ce chef infatigable exigea auparavant pendant plusieurs se-

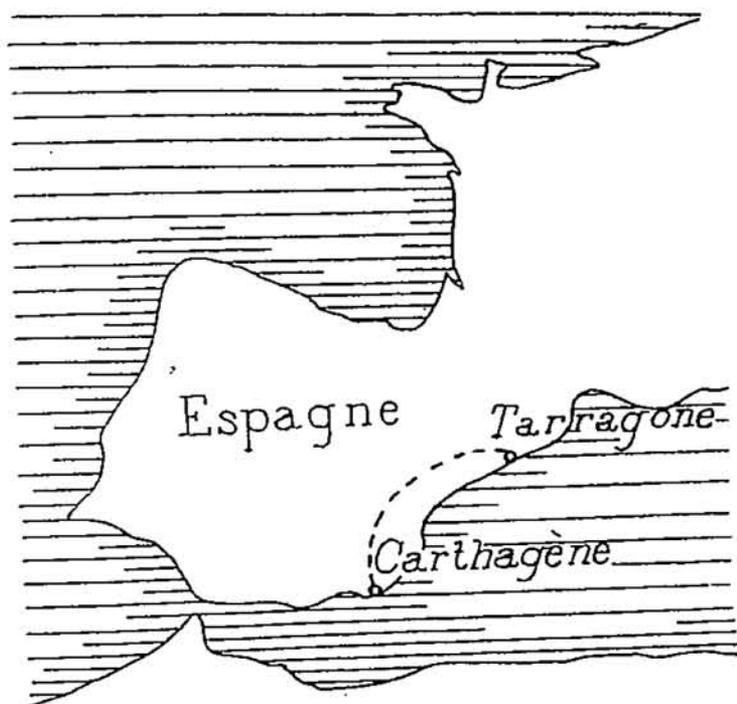


Fig. 6.

----- Itinéraire de Scipion.

maines, de sa petite armée, un emploi du temps qui nous a été conservé :

- 1^{er} jour : marche de 55 km;
- 2^e jour : astiquage et entretien;
- 3^e jour : repos complet;
- 4^e jour : exercice de combat;
- 5^e jour : comme le premier, et ainsi de suite.

Le passage du mont Genève par César avec 24000 hommes donne, pour les sept jours de l'opération, une étape moyenne de 30 km en montagne et en pays ennemi, ce qui est énorme pour l'époque et les difficultés.

Lors du grand soulèvement des Gaulois le même

César, avec quatre légions, va débloquer son lieutenant Cicéron, assiégé. Il part d'Autun un soir d'hiver, fait 30 km, se repose douze heures, fait ensuite 37 km, réussit dans son opération ce jour même, et repart le lendemain pour faire 74 km avec une seule grand'halte en vingt-quatre heures, sans avoir allégé sa troupe.

Quant aux longues étapes qui ont marqué certaines retraites, elles ne sauraient être considérées que comme des anomalies, correspondant à des fuites en débandade. Démétrius, par exemple, après son échec en Cilicie, revient par le désert à marches forcées, ayant perdu ses chevaux, et fait 432 km en six jours, soit 72 km par jour; mais ni les bagages ni les valets ne peuvent suivre.

Si l'on se reporte aux temps modernes, c'est aux troupes algériennes même qu'il faut demander des exemples, puisque nos pays européens sont maintenant sillonnés de routes. Sur celles-ci les troupes algériennes réalisent des prouesses; en 1870, les tirailleurs indigènes qui participèrent aux journées d'Artenay, parcoururent 71 km en vingt-six heures avec six heures de combat.

Sur les hauts plateaux, les colonnes françaises de Bugeaud et de Lamoricière n'ont guère couvert que des étapes de 20 km, comparables à celles des Romains, lorsque la marche à pied était seule employée, les mulets restant affectés au transport des havresacs. Mais en faisant monter tour à tour les fantassins quelques heures à dos de chameau ou de mulet, les étapes s'accroissent dans une énorme proportion. La campagne de Négrier, en 1882, contre les Ouled-Sidi-Cheik en donne quelques exemples intéressants.

Du 25 mars au 11 avril, la compagnie de mulets de la légion, ayant à peu près un animal pour trois hommes, va d'Aïn-ben-Khelil à Aïn-Chaïr en débutant par une marche de 118 km en trente heures, ce qui lui permet de surprendre plusieurs fois les dissidents.

Du 15 mars au 4 avril, une compagnie du 2^e zouaves, dotée du même nombre de mulets, fait des étapes de 50 km pendant plusieurs jours consécutifs, et dégage la cavalerie très menacée à Fendi.

Plus tard, du 5 au 9 mai, la compagnie à mulets de la légion fait 222 km en cinq jours et combat les 9, 10 et 11 mai.

Quant à la compagnie de zouaves, elle termine en arrivant à El-Mengoub par sept jours ininterrompus de marche et de combat, représentant 260 km; mais bêtes et gens étaient à peu près à la limite de leur résistance. Quelques heures de combat consomment en effet la même énergie qu'une longue étape, et il faut en tenir compte d'autant plus largement que les actions les plus heureuses du sud se terminent souvent par une série de poursuites. (Les faibles détachements, entièrement montés comme ceux des compagnies sahariennes, ne sont pas ici en question, car leur mobilité est toujours assurée, mais leurs opérations ne sont guère que celles d'isolés de cavalerie. En octobre 1906, le lieutenant Rousseau et 50 cavaliers, partis de Béchar, firent une poursuite de sept jours, couvrant plus de 450 km, dont 124 en une seule journée. A la fin de 1904, les 70 méharistes du capitaine Sainte-Marie, partis du Touat, firent 2300 km de routes inconnues en soixante et onze jours).

Comme conclusion, si l'on voulait donner une formule approximative de l'endurance à attendre du soldat algérien, on pourrait dire qu'une unité de 200 fusils, bien organisée et dotée d'une cinquantaine de mulets ou chameaux, est capable d'aller à 300 km en cinq jours.

Dans les dix dernières années, avec de plus fortes colonnes, nous nous sommes avancés à plusieurs reprises à plus de 600 km des oasis, et en particulier nous avons infligé ainsi, en 1902, près de Tit, en plein Hoggar, un grave échec aux Touaregs.

En ce qui concerne l'endurance des chefs, on ne sau-

rait trop la souhaiter dans des régions souvent désolées, déprimantes, où les caractères sont enclins à s'altérer, et même la raison à s'obscurcir sous l'effet de fatigues inaccoutumées. Le désert est rude à l'officier qui se trouve brusquement aux prises avec les réalités de chaque heure pour la troupe qu'il conduit. Il exigera de lui-même l'hygiène physique et morale la plus sévère, et n'oubliera jamais que le moindre signe de découragement chez un chef propage instantanément les plus dangereuses dépressions. (On a vu quelquefois, comme dans l'une des expéditions récentes du colonel Laperrine, des hommes, atteints de folie momentanée, faire l'étape en vociférant, ligottés de force sur des bêtes de somme, et les officiers ne sont pas toujours préservés de cette démente passagère, que le soldat algérien appelle familièrement « le cafard ». Là-bas, nul n'est digne de l'autorité s'il n'a su s'endurcir aux spectacles les plus pénibles.)

Après cet examen sommaire des moyens d'action sur lesquels il semble légitime de compter dans le Sud algérien, il resterait à envisager sur une série de cas concrets la manière dont ils sont aujourd'hui mis en œuvre. Sans faire un abus de l'imagination, il est peut-être plus bref, moins aride, et aussi frappant d'exposer simplement, en les réunissant fictivement, les diverses circonstances journalières de l'existence d'une colonne organisée comme nos dernières expéditions algériennes. On prendra comme type la composition de la colonne principale du Tidi-Kelt, en 1901-1902; et on supposera qu'elle comprend :

- 1 bataillon d'infanterie de 750 hommes;
- 1 section d'artillerie de montagne avec mulets et chameaux de bât;
- 1 demi-escadron de cavalerie;
- 1 section du génie;
- 120 hommes des services divers, subsistances, santé, etc., etc...

75 spahis algériens et méharistes; soit au total : 1100 hommes de troupe environ.

Les animaux comprendront presque exclusivement des chameaux, plus aptes à une longue campagne en plein désert; de plus, on conservera pour les hommes la tente-abri du petit modèle, qui est portée à dos de chameau.

Le nombre des chameaux, avec l'important convoi d'eau indispensable, sera de 1000 au moins; on aura en outre un troupeau de bétail, bœufs ou moutons de préférence, qu'on poussera avec soi le plus loin possible, d'étape en étape, pour ménager les vivres de conserve. (En 1900, la colonne d'In-Salah avait 700 hommes, 1600 chameaux, 2000 bœufs et 2500 moutons pour la première partie du trajet où se trouvaient quelques pâturages. Une autre colonne, partie le 23 avril 1900, comprenait, pour cinq compagnies, plus de 3000 chameaux et 1300 moutons. Le convoi parti de Djenien vers Igli, le 7 juillet, comprenait un bataillon avec 5200 chameaux. Le convoi du 15 septembre 1900 avait 5 compagnies et 4400 chameaux.)

On voit que le chef d'une pareille expédition, même faite ainsi à petite échelle, est avant tout chef de convoi; il est lié intimement à ses approvisionnements et ne peut jamais les abandonner : *primo vivere*. Mais il faut cependant avoir des éléments mobiles. Aussi, dans les très fortes colonnes, on doit, d'après les instructions spéciales au corps d'armée d'Afrique, séparer d'avance la troupe en deux fractions :

1 échelon de manœuvre;

1 échelon de convoi.

Pour les faibles colonnes d'un bataillon, les deux groupes seront confondus; une petite fraction remplira seule le rôle d'échelon de manœuvre.

Si néanmoins un combat peut être prévu avec une certaine précision d'après les renseignements, il y a avantage à renforcer l'échelon de manœuvre par une fraction

notable d'infanterie, le reste étant affecté à une pure défensive autour du convoi.

Nous supposerons d'abord la colonne en ordre de marche, vers 6 heures du matin, dans une vallée orientée suivant la route, c'est-à-dire se prêtant seulement à une formation allongée. Le détachement total occupera la situation représentée (fig. 7).

Les méharistes rempliront en avant le rôle de la sûreté éloignée, et feront en même temps de l'exploration limitée à la zone de marche.

A 2 km en arrière, le reste de la colonne suivra, encadré par les cavaliers et formé de groupes alternés de matériel et de personnel.

Les méharistes, avec un officier en tête, s'avancent disposés en éclaireurs écartés. Les cavaliers fournissent un échelon de pointe, un échelon de queue, et des flancs-gardes, s'il y a lieu; leurs armes sont chargées.

Il n'y a pas de route; les compagnies marchent donc en lignes de sections par quatre, ce qui a l'avantage de diminuer l'allongement total. Les hommes ont seulement avec eux leurs armes, leurs cartouches, leur bidon, et leur musette contenant le repas du matin avec deux jours de vivres.

Les chameaux sont partagés en groupes distincts :

- A) Pour les bagages des troupes;
- B) Pour le convoi d'eau;
- C) Pour le convoi d'orge;
- D) Pour les vivres du personnel.

Les sokrars ou conducteurs indigènes mènent chacun quatre chameaux; ils sont sans armes. Des bachamars, indigènes affectés uniquement à la surveillance, à la mise en place, à l'entretien du chargement maintes fois consolidé, marchent près des animaux à raison de un homme par six chargements; ils n'ont qu'une arme de défense.

Des spahis, répartis dans le convoi, maintiennent l'or-

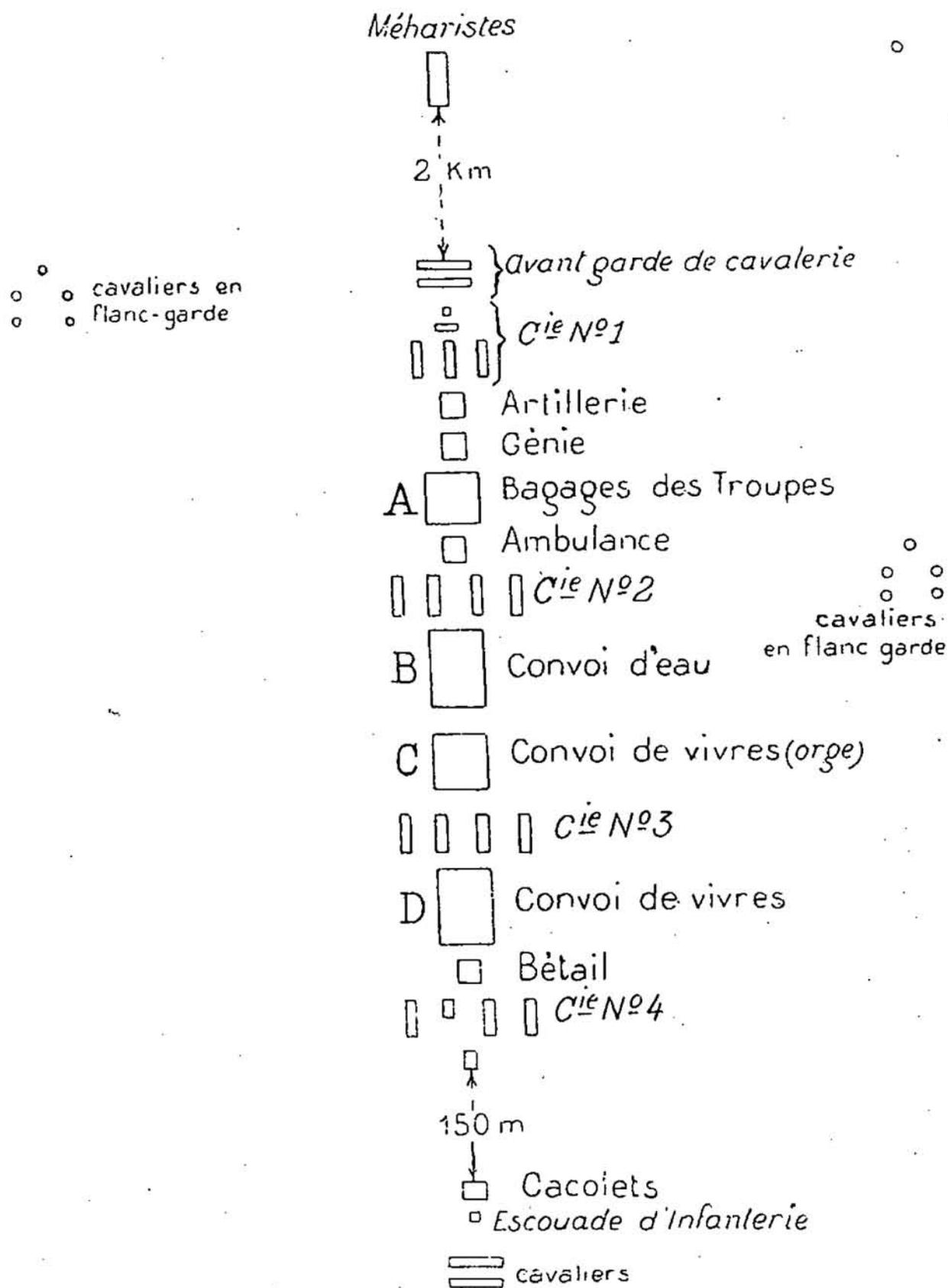


Fig. 7. — Colonne algérienne.

dre parmi les sokrars et bachamars; rixes, disputes, négligences seraient fréquentes sans une sévérité, sinon une brutalité, qu'il est d'ailleurs inutile de recommander en général aux spahis.

Dans chaque groupe marche une réserve de chameaux haut le pied de un dixième à un quinzième.

En arrière suivent les cacolets, pour recueillir les malades et ne laisser personne isolé; tout traînard serait irrémédiablement perdu. Chaque palmier, chaque repli de dune, chaque cabane de ksar, est souvent l'embuscade d'un fusil ennemi.

Enfin, en queue du dernier échelon, se tient une escouade d'infanterie, suivie de cavaliers pour fermer la marche.

6^h 50. — Halte horaire. Les éléments, les groupes de chameaux surtout, reprennent leurs distances perdues; l'infanterie forme les faisceaux, à l'exception d'un service de sûreté d'une demi-section par compagnie. Les cavaliers continuent à surveiller.

Sokrars et bachamars inspectent les animaux, vérifient les bâts; un officier ou un sous-officier de confiance, affecté à l'examen de chaque fraction de convoi, assure le bon ordre; le convoi d'eau est sévèrement contrôlé.

7 h. — La colonne se remet en route. La vallée ayant fait place à un sol plus uni et plus dégagé, sans hauteurs dangereuses trop voisines, la formation en carré (fig. 8), toujours très fréquente, est prise. C'est la plus antique, nécessaire sans changement malgré nos armes perfectionnées.

Chaque compagnie est affectée à une face. La cavalerie reste en tête et en queue, avec quelques observateurs éventuels sur les flancs. L'infanterie marche en colonnes d'escouades, occupant toute l'étendue des faces. Les chameaux conservent leur répartition en groupes A, B, C, D. L'eau est toujours placée comme un trésor à préserver de tout dommage. Les hommes, qui doivent

avoir eu leur bidon plein au départ, n'ont jamais accès au convoi d'eau sans ordre spécial.

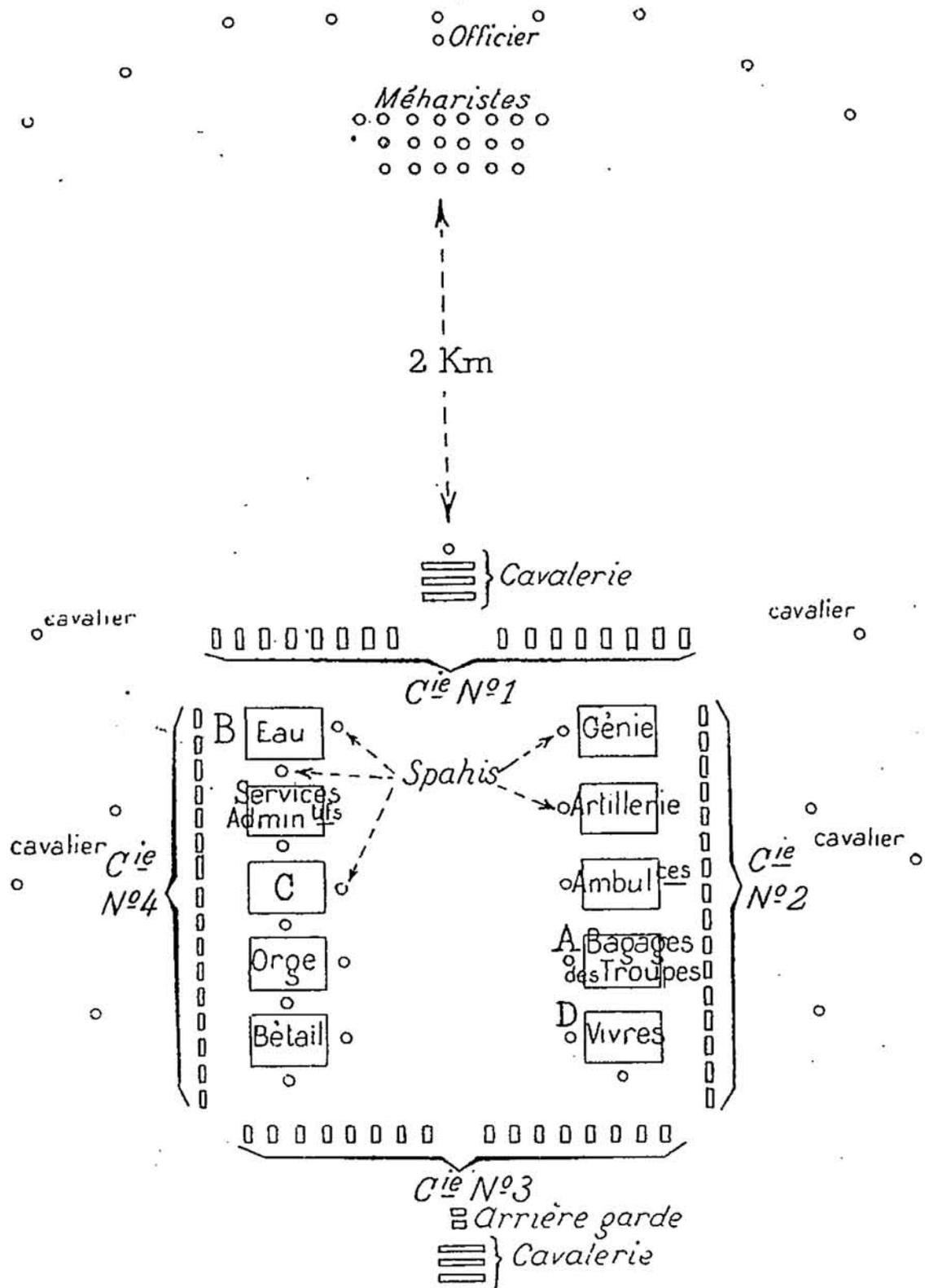


Fig. 8. — Carré algérien.

Il a même été ordonné, en 1901, de ne laisser boire les hommes au bidon individuel qu'avec l'autorisation du

chef de section, précaution dont l'expérience a montré l'utilité, mais qui est fort difficile à obtenir.

En considérant cette formation en carré du vingtième siècle, il semble qu'on revoit intégralement le dispositif

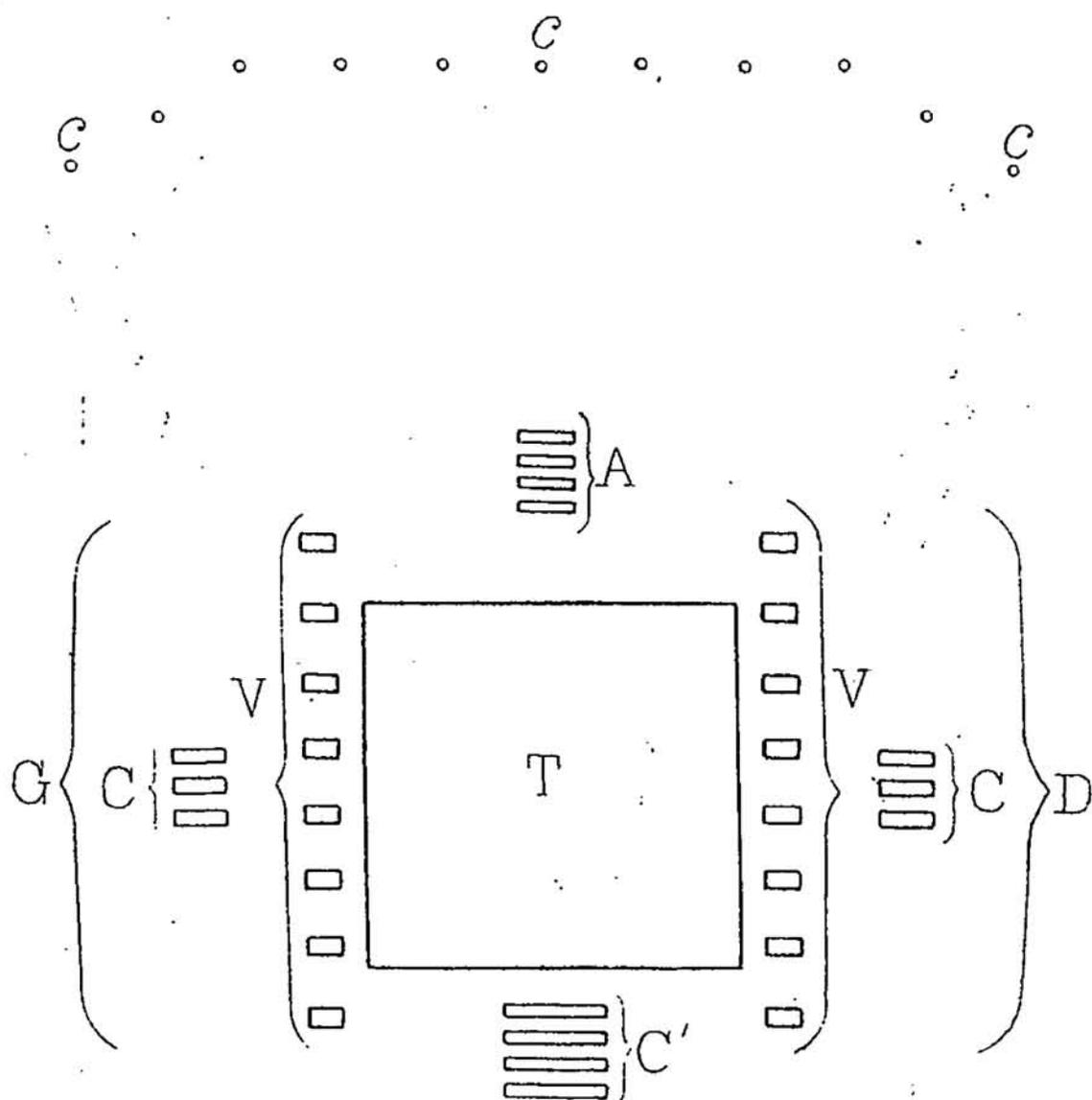


Fig. 9. — Carré de Métellus.

Légende. — A, avant-garde, cohorte légère, élite des archers et frondeurs; C, C, cavalerie auxiliaire; c, cavaliers en découverte; C', cavalerie romaine (troupe de manœuvre); D, groupe du flanc droit; G, groupe du flanc gauche; V, V, vélites ou infanterie légère; T, gros des troupes et convoi.

de marche adopté par Métellus pendant la campagne de 109 (av. J.-C.) en Tunisie. Salluste nous en a décrit la figure exacte (fig. 9). En avant, des cavaliers en découverte; puis la colonne principale précédée d'une avant-garde d'infanterie très mobile, composée des

cohortes légères avec l'élite des archers et des frondeurs. Au centre, le gros des troupes et les convois; sur les ailes intérieures, les vélites ou fantassins en colonne; aux ailes extérieures, la cavalerie auxiliaire affectée comme sûreté rapprochée aux unités à pied contiguës, qui ont pour consigne de l'appuyer en cas de danger latéral; cette cavalerie est, à cet effet, expressément mise sous les ordres des tribuns des légions et des préfets des cohortes, c'est-à-dire des officiers supérieurs d'infanterie commandant les flancs.

En arrière-garde, le reste de la cavalerie romaine non employée à la découverte forme un échelon de manœuvre sous les ordres directs du chef de colonne, qui le tient toujours disponible pour déboucher instantanément dans la direction opportune. A-t-on fait mieux aujourd'hui?

7^h 50. — Halte horaire. L'itinéraire devient plus encaissé; ordre est donné de reprendre la formation allongée.

8 h. — Départ en formation allongée. L'étape tire à sa fin; on n'a pas fait de grand'halte, parce qu'il y a moins de sept heures de marche dans la journée, et que la grand'halte donne toujours lieu à une position un peu critique. Un officier se détache avec quelques cavaliers pour aller rejoindre les méharistes à 2 km en avant et tracer le bivouac de l'arrivée, sur l'emplacement le plus favorable.

Cette mission est délicate, car de nombreuses considérations entrent en jeu. L'officier évitera d'englober des puits dans le camp, à cause de la difficulté d'assurer à ceux-ci des abords bien dégagés; mais il évitera de le placer trop loin du point d'eau, afin de diminuer les corvées, ou sur des pentes trop fortes, afin de faciliter l'installation de tous.

Il s'abstiendra de choisir le lit desséché des oueds, bien tentant quelquefois, et, s'il n'a point lu dans l'histoire

qu'Alexandre, dans les déserts d'Asie, surpris au fond d'un vallon semblable par un violent orage qui détruisit une partie de ses troupes, jura de ne plus établir son camp à moins de 2 km de ces dépressions, il se souviendra au moins de plusieurs désastres récents causés par ce manque de précaution. Au désert, où il pleut si rarement, une ondée brusque transforme les plus innocents ravins en torrents, qui balaient tout sur leur passage. (Le 1^{er} mai 1900, au sud d'El-Abiod, au passage de deux compagnies de la légion, un orage changea brusquement en un torrent de 15 à 20 m de large et de 1,50 m de profondeur l'oued Rharbi normalement à sec.)

8^h 20. — Une série de coups de sifflet saccadés. C'est le signal de l'alerte. La formation en carré est reprise immédiatement, au pas de course pour les hommes. Le convoi s'arrête; tous les groupes de chameaux serrent sur la tête et se concentrent. Sans autre indication, la compagnie désignée pour la journée par le n^o 1 va occuper le front, en ligne de colonnes d'escouades; les compagnies 2 et 4 font de même sur les deux flancs; la compagnie 3 ferme à l'arrière. Tout le monde se dispose à tirer.

La cavalerie se masse dans un angle mort ou sur l'un des flancs, prête à charger. Les sokrars font coucher d'urgence les chameaux aussitôt qu'ils ont gagné leur place. Ils entravent les animaux et s'accroupissent eux-mêmes. Le silence le plus absolu devient de rigueur, et il n'est pas la partie la plus facile de l'opération, malgré les spahis qui frappent au besoin sans distinction bêtes et gens pour éviter tout désordre.

8^h 30. — La fin de l'alerte est ordonnée; il ne s'agissait que d'un exercice dont la fréquence est indispensable, car les surprises ne sont pas rares malgré le service de sûreté.

En cas de combat prévu, les méharistes auraient fourni les premiers renseignements et auraient attendu la

colonne, toute dispersion, toute séparation pouvant être fatales. La colonne se formerait en carré comme pour l'alerte; on continuerait la marche ainsi en passant de force sans aucune manœuvre, s'il ne s'agissait que d'une palmeraie peu occupée ou d'un rideau assez faible d'ennemis.

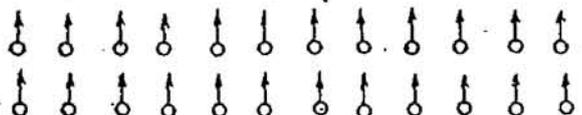
Mais lorsqu'on a affaire à un rassemblement assez important, il importe de le disperser ou de le détruire. Dans ce cas, une fraction d'infanterie, par exemple une compagnie, désignée à l'avance, gagne le flanc de la colonne afin de remplir le rôle d'échelon de manœuvre. Les trois autres compagnies s'étalent pour garnir tout le carré du convoi.

Pour le combat, la compagnie de manœuvre et la cavalerie s'avancent vers l'ennemi; quelle que soit la tactique, variable évidemment dans chaque cas, il n'y a jamais de formation à intervalles individuels. Point de dispositions en tirailleurs, point d'infiltration, point de chaîne. L'expérience condamne tout autre procédé que celui des armées antiques : les groupes de combattants restent compacts, les tirailleurs toujours coude à coude, souvent sur deux rangs, et n'étendant jamais leur front.

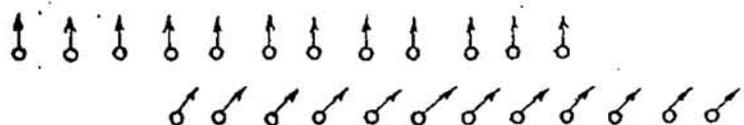
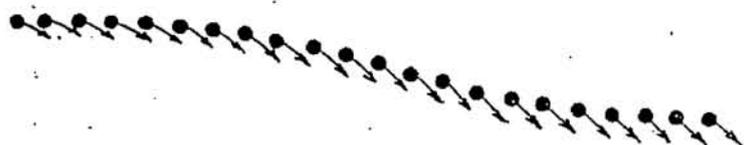
L'infanterie forme ainsi une série de carrés plus ou moins petits, à intervalles variables, se portant un mutuel secours. Si l'ennemi fuit, aucune fraction ne doit s'éloigner notablement du gros de la colonne; la poursuite se fait surtout par des feux de salve, l'indigène étant toujours plus rapide à la course que l'Européen. Les troupes méharistes mettent pied à terre et combattent en carrés comme l'infanterie.

Quant à la cavalerie, sa seule action efficace est la charge à rangs serrés (fig. 10), sans écartements. On peut lui appliquer encore les observations que Napoléon faisait dans le désert égyptien à propos des cavaliers mamelucks. Ceux-ci chargeaient toujours en essayant de déborder une aile. Aussi les généraux de cavalerie

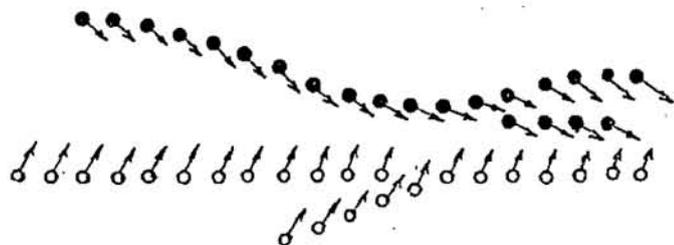
Murat, Leclerc, Lasalle, se présentaient-ils sur plusieurs lignes; dès que la première allait être débordée, la seconde se portait à son secours par la droite ou par la



1^{re} Phase



2^{me} Phase



3^{me} Phase

Fig. 10. — Charge des cavaliers africains.

gauche; les ennemis convergeaient alors pour tourner les ailes de la nouvelle ligne et, offrant cette fois le flanc pour la plupart, ils étaient toujours rompus.

En résumé, si nous suivons au combat les troupes de manœuvre, nous constatons que leurs mouvements n'ont rien de commun avec les marches défilées, progressives, dissimulées, dispersées, de la tactique européenne.

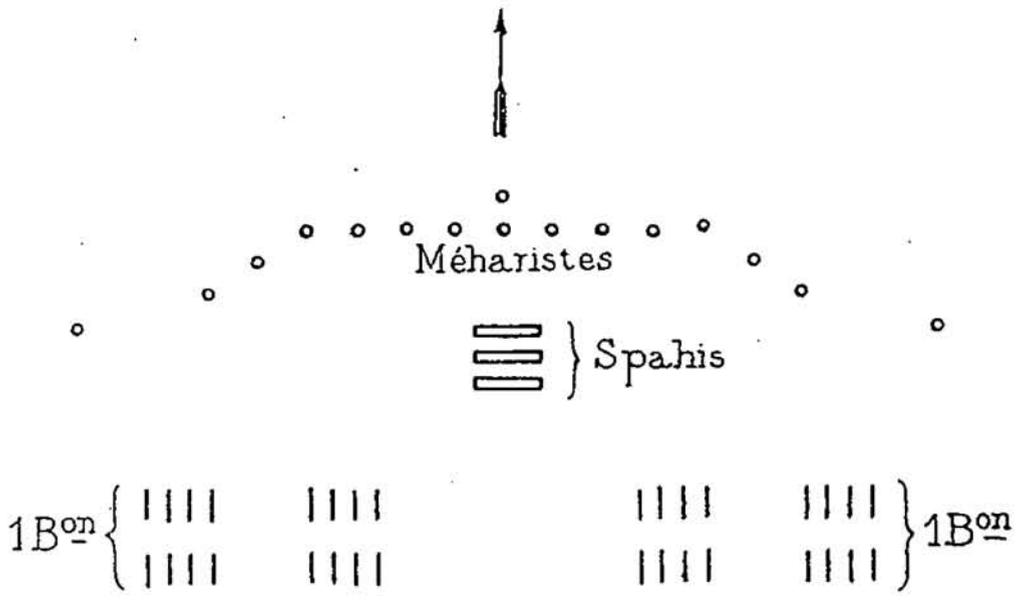
L'infanterie ne s'avance jamais sur l'objectif que comme un bloc, en se gardant de tous côtés; elle agit par des feux rapides et disciplinés contre l'ennemi, qui se borne presque toujours à une série d'assauts brusques sur plusieurs points. Malheur au chef qui, entouré d'attaques si rapides, perd son sang-froid, ne laisse pas à chaque fraction un rôle constant, bien défini, ou cède à l'entraînement de suivre trop tôt l'assaillant dans une retraite parfois simulée. C'est aussitôt le désordre, puis la panique ou la dispersion; alors les fractions isolées sont sûrement perdues, et il ne reste, même en cas d'issue heureuse, que le médiocre honneur de les venger. (Les combats de Sala-Métarfa, près de Timmimoun, les 31 août et 4 septembre 1900, furent désastreux parce que nos troupes, comprenant deux compagnies, exécutèrent des mouvements tactiques en détachant des sections, qui ne purent être secourues à temps. Il en fut de même au combat malheureux de Charouin le 2 mars 1901, où nous ne pûmes même avoir les corps de nos morts, dont deux officiers. C'est aussi la cause de l'échec de Niémelane, le 25 octobre 1906.)

Ces attaques multipliées, si caractéristiques, ont été souvent décrites par des historiens de l'Algérie et par des témoins oculaires. Les cavaliers berbères ne connaissent que la charge ou la fuite. « Les uns, dit le narrateur d'une expédition, taillaient en pièces les derniers de notre troupe; les autres tâchaient de nous entamer à la droite ou à la gauche, nous harcelaient, nous pressaient, jetaient le désordre dans nos rangs, se contentaient de neutraliser par une action indécise ceux qui faisaient meilleure contenance et éludaient ainsi leurs efforts. Lorsque les cavaliers étaient poursuivis par un de nos escadrons, ils

ne se retiraient point en peloton ni dans le même endroit; ils se retiraient ou se dispersaient en arrière et latéralement; ils se réunissaient ensuite pour envelopper ceux des nôtres qui, en les poursuivant, s'étaient écartés de leur groupe. Quelquefois aussi ils s'enfuyaient vers les hauteurs, où ils trouvaient une retraite assurée; leurs chevaux étaient habitués à y monter, tandis que les nôtres étaient arrêtés dans un terrain si désavantageux. Le combat, dans son ensemble, présentait un spectacle confus et misérable; séparés des leurs, les uns fuyaient, d'autres poursuivaient; il n'était question ni de rang ni de drapeaux; chacun se défendait où le danger l'avait surpris; armes, hommes, chevaux, amis, ennemis, tout était mêlé et confondu. La prudence et le commandement n'avaient aucune part à l'action. » Tel est le récit de Salluste exposant l'attaque d'une colonne de Métellus par les Numides dans le Sud algérien; il conserve toute sa vérité pour les Touaregs actuels, leurs descendants.

On croirait, du moins en ce qui concerne l'ennemi, assister aux combats de 1901, 1902 et 1903 dans le Touat et le Tidi-Kelt, ou à ceux du Guir en 1908. Ainsi dans cette dernière campagne, notre camp de Bou-Denib est assailli presque sans interruption pendant vingt-quatre heures. Nos deux seules pièces d'artillerie de montagne finissent par être enrayées, l'une après le trente-troisième coup, l'autre à 5 h du soir, après le cent-vingt-cinquième coup. A 8 h du soir, les essaims ennemis s'avancent d'un bond jusqu'aux fils de fer barbelés établis contre le camp par le génie, et complétés par des fougasses et des réseaux. A 10 h, la porte en bois du retranchement principal est ébranlée par la poussée même des assaillants; on leur lance des pétards de mélinite comme des grenades à main. A 11^h 30, une situation analogue se renouvelle. La chaleur restant torride depuis la veille, nos hommes doivent combattre à peu près nus

pour conserver leurs moyens. A 1 h, à 2h 30, en pleine nuit, les nouveaux Numides sont encore contre nos



Echelon de manoeuvre

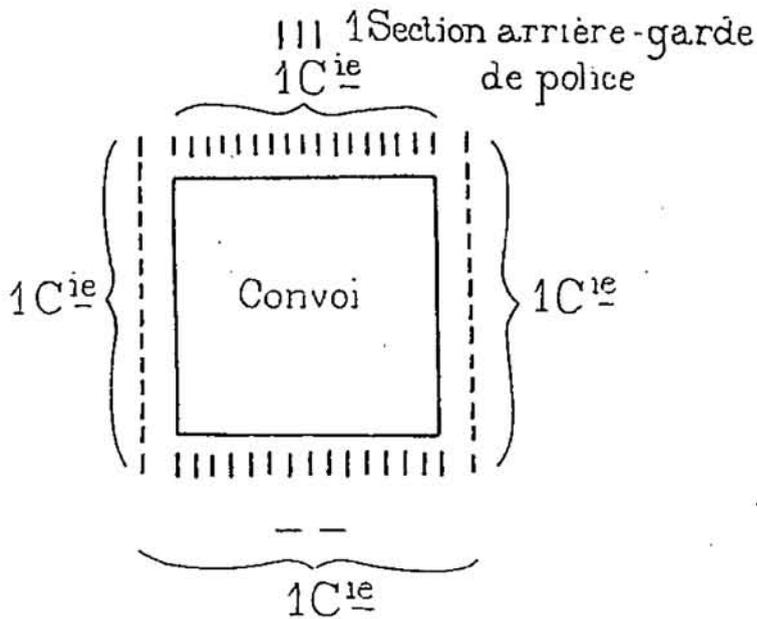
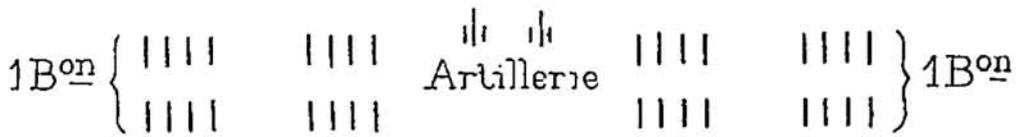


Fig. 11. — Colonne d'attaque.

tranchées. Seule une sortie générale peut avoir raison de l'adversaire.

Cette sortie eut d'ailleurs lieu après une accalmie de quelques heures. Mais elle ne pouvait être une simple irruption à l'extérieur; ce fut une véritable expédition à combiner. Les méharistes partirent alors en tête (fig. 11), à la découverte; puis l'échelon de sûreté rapprochée, formé par les spahis; puis la colonne de manœuvre formée par quatre bataillons, presque toutes nos forces du Guir; puis une arrière-garde de police; enfin le convoi de 1500 chameaux, dont on restait esclave sous peine de périr d'inanition, et qui était escorté par un dernier bataillon.

Tout cela dut se mettre en branle dans le plus grand ordre. La troupe de manœuvre s'avança en colonne double largement ouverte, les compagnies en lignes de sections par quatre, un bataillon à chaque sommet; l'artillerie resta au centre. On marcha ainsi jusqu'au soir, toujours sur ses gardes, et le lendemain seulement un succès éclatant châtia notre opiniâtre adversaire.

On peut dire qu'en ces régions la patience et le calme sont les armes les plus sûres, comme aussi les moins naturelles au tempérament français.

8^h 50. — Nouvelle halte horaire.

9 h. — Remise en marche de la colonne.

9^h 50. — La colonne arrive sur l'emplacement reconnu pour le bivouac; la marche étant encore en carré, les fronts se resserrent simplement un peu, pour occuper le terrain qui a été jalonné. Tous les convois doivent pouvoir tenir à l'intérieur du bivouac. Il n'y a pas d'unité chargée spécialement du service de sûreté général; chaque face se garde elle-même. Le service normal à prévoir pendant le jour est de un tiers à un sixième de l'effectif. (La colonne Bonnier, détruite entièrement à Takoubao (Sahara de Tombouctou) par les Touaregs, avait 240 hommes, dont 120 étaient en avant-postes le jour du désastre. C'est beaucoup trop pour l'économie

des forces, et cependant la surprise ne fut pas évitée. On avait d'ailleurs formé les faisceaux trop tôt.)

Chacune des compagnies 1, 2, 3, 4 détache donc une section en avant de son front, aussitôt que le signal de bivouaquer a été donné. Une fraction de la cavalerie, répartie à l'avance entre les quatre faces, concourt au

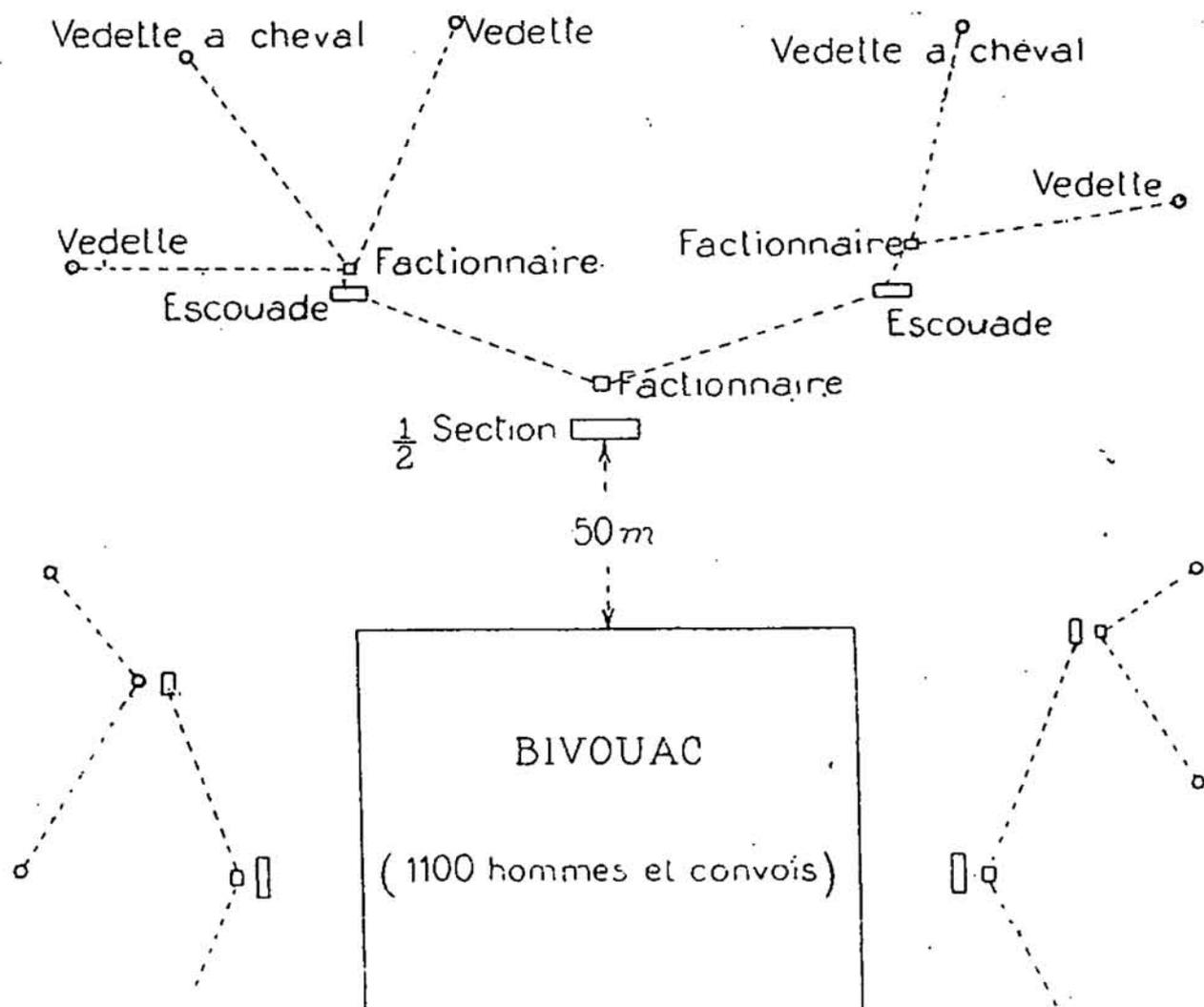


Fig. 12. — Sûreté en station de jour.

service de sûreté qui est pris conformément au schéma de la figure 12.

La cavalerie ennemie peut, pendant le jour, surgir à l'improviste; on ne saurait donc se garder de trop loin, et une zone de 600 à 1000 m de profondeur au moins doit être constamment surveillée.

Des vedettes à cheval observent; un factionnaire par escouade transmet les ordres et signaux. En cas de séjour

prolongé, des tranchées légères — sont tracées devant chaque front.

Tandis que le service de sûreté s'organise rapidement, l'infanterie forme les faisceaux, mais attend sur place. (A El-Moungar, dans la Zousfana, le 2 septembre 1903, la grand'halte fut surprise dès la formation des avant-postes. On avait eu le tort de s'éloigner tout de suite des faisceaux pour les corvées. La première décharge de l'ennemi nous mit seule 75 hommes hors de combat.) Les chameaux serrent sur leurs groupes respectifs; ils sont alors arrêtés; les bachamars les font décharger par les sokrars, qui rangent les charges dans le plus grand ordre, et toujours dans la même position relative, pour en faciliter la prise, l'inspection et le rechargement. Les corvées d'infanterie sont commandées; laissant dans chaque fraction une sentinelle aux faisceaux, les hommes viennent prendre en ordre, sur le lieu de leur dépôt, les bagages, tentes, ustensiles de campement ou vivres, sans aucun bruit. On installe aussitôt le camp et les tentes; les hommes les dressent par quatre ou six derrière les faisceaux, en ayant soin de battre les touffes d'herbe à cause des serpents et de soulever les pierres à cause des scorpions. Les officiers campent derrière leur troupe.

Une garde de police, constituée d'abord par des cavaliers, est établie aux points d'eau avant tout puisage, avec une consigne très stricte, indiquant l'ordre dans lequel les intéressés doivent se présenter aux puits, et les heures auxquelles l'eau peut être puisée.

Peu de précautions sont aussi indispensables que celles qui se rapportent à la consommation de l'eau, de cette eau convoitée par tous et vers laquelle chacun voudrait se précipiter. Flavius a fait observer que, dans les déserts de Gédrosie, Alexandre ne put jamais, malgré les plus sévères répressions, obtenir une police suffisante des puits ou fontaines, vers lesquels les soldats intempérants cou-

raient à l'étape, et dont le contenu se trouvait ainsi rapidement pollué ou gaspillé. Les corvées d'eau sont donc, dans le Sud, l'objet de la plus grande surveillance.

Qu'elle soit extraite des puits ou soutirée, tiède et fade, des outres portées sur le convoi, l'eau est distribuée impartialement à raison de :

5 l par homme et par jour;

20 l par cheval ou mulet.

Indépendamment de la garde des puits, un poste de police s'installe à l'intérieur du bivouac dès l'arrivée; il comprend six hommes et un caporal par compagnie, sous le commandement d'un sous-officier pris dans l'unité de jour.

Pour les convois d'animaux, la discipline est des plus essentielles pendant l'heure qui suit l'arrivée. Cris des bachamars et des sokrars, aussi étrangers au bon ordre que tous les indigènes; beuglements des chameaux frappés et rangés de force; injures et coups des spahis préposés à la surveillance; débandade de quelques animaux toujours réfractaires : tout contribue au pittoresque du spectacle que présente alors le bivouac agité comme une fourmilière sous le brûlant soleil.

Enfin les distributions sont terminées, et chacun rejoint sa place.

Les chameaux ruminent la ration que le sokrar vient de leur donner; elle comporte, soit du djinn ramassé en cours de route, soit l'orge, que l'animal n'accepte définitivement qu'après deux ou trois jours de refus ou même d'indisposition. Quand l'habitude en est prise, le chameau supporte parfaitement cette nourriture et se contente d'une quantité journalière de 1 à 2 kg.

S'il y a des pâturages à proximité, les chameaux y sont conduits par les sokrars sous la protection de vedettes de cavalerie qui fouillent l'horizon le plus loin possible, le pays restant toujours suspect.

10^h 30. — Le camp est dressé; les cuisines sont en plein

fonctionnement. Les officiers préparent les ordres et les instructions pour le lendemain.

Midi. — Le repas est pris. Les hommes s'étendent sous la tente et se livrent au repos; ce sera pendant plusieurs heures l'immobilité absolue et générale.

5 h soir. — Les hommes se rassemblent; lecture est faite des ordres pour le lendemain; puis la troupe prépare le repas du soir et nettoie ses armes, son équipement et son habillement. Les hommes non de service sont autorisés à sortir du camp dans des conditions de temps et d'éloignement variables.

7 h soir. — Les dispositifs de nuit sont pris; le service de sûreté se modifie totalement à cause de l'obscurité et des surprises possibles. Toutes les vedettes montées rentrent et vont camper, avec le reste de la cavalerie et les méharistes, sur un bivouac entièrement distinct, quoique peu éloigné, qui leur a été assigné dès le début.

On ne se garde plus qu'à petite distance, avec de l'infanterie seulement. Les faisceaux sont rentrés et partagés entre les tentes pour que chaque homme surgisse avec son arme au premier signal.

Des sentinelles mobiles circulent constamment le long de chaque face du camp, et les hommes de garde ne dorment que par moitié.

8 h soir. — Appel et extinction des feux. Le plus grand silence doit régner à partir de ce moment, car le repos n'est jamais assez complet après les journées accablantes du désert.

Au milieu de la nuit, on entendra probablement quelques coups de fusil autour du camp. Personne ne bougera; c'est une habitude des indigènes de venir tirailler isolés contre nos bivouacs, et les fractions aux avant-postes ne s'en préoccuperont que s'il s'agit d'une véritable troupe.

Avant tout, l'ordre ne devra jamais être troublé

dans le camp, car en pleine nuit la confusion n'y tient qu'à un fil.

3 h matin. — Réveil général. C'est le moment le plus délicat et le plus critique. Les Berbères et les Touaregs fondent fréquemment sur nos troupes à la pointe du jour, au moment où se font les préparatifs de la levée du camp.

En effet, dès le réveil, tout le monde est occupé pour le départ. Les hommes boivent le café, refont leurs ballots; des corvées diverses vont au convoi remettre les objets utilisés, aider au chargement des animaux; sok-rars et bachamars équipent les chameaux et les groupent; l'infanterie est en va-et-vient continuel, laissant momentanément ses armes.

Tandis que chacun est ainsi absorbé, l'ennemi, qui souvent a observé sans être vu, peut profiter du branle-bas général pour faire irruption sur l'une des faces du camp. Ni les feux des sections d'avant-postes, ni la charge de nos cavaliers rassemblés à la hâte ne pourront alors l'empêcher de jeter le trouble dans le camp et même d'y causer d'irréremédiables désastres, surtout s'il s'attaque aux convois, dans lesquels les conducteurs indigènes sont toujours de connivence avec l'adversaire. Quelques centaines de chameaux brusquement dispersés et courant en liberté transformeront d'ailleurs en une mêlée sans nom le bivouac le mieux établi. (Dans l'invasion du bordj de Timmimoun, le 18 février 1901, par une harka de 1000 ennemis, la surprise fut telle qu'à 4 heures du matin 30 Berbères se trouvaient tout à coup au centre de notre camp, occupé par 160 hommes dont aucun n'avait encore eu le temps de sauter sur son fusil. Nous fûmes à deux doigts d'une catastrophe.)

Aussi, à l'heure du réveil, nous verrons la moitié de l'effectif d'infanterie s'avancer en dehors du camp l'arme à la main, prête à tirer, tandis que l'autre moitié assurera toutes les corvées. Le café sera distribué suc-

cessivement à chaque fraction, afin qu'il y ait toujours en éveil une garde suffisante.

Le service de sûreté en marche sera constitué avant le départ, de manière que la formation de marche soit prise dès les premiers pas; alors seulement le service de sûreté de la nuit cessera de fonctionner, et les troupes d'avant-postes rejoindront leur place.

Telle est à peu près la journée de nos colonnes françaises dans le Sud algérien. Nulle existence n'exige plus d'attention, de prudence, de prévoyance, et ne tient plus constamment l'esprit en éveil. Dans ces immensités qui paraissent inhabitées, et qui le sont presque, puisque le Sahara contient à peine un million d'hommes, il peut surgir à l'improviste, comme issue de la terre brûlante, de la dune poudreuse, des maigres touffes d'herbages, une bande furieuse de Touaregs ou de Berbères, rapides, bruyants et intrépides, prompts à agir et à se dérober, sans relâche à l'affût de nos faiblesses.

Le danger est partout. Là, c'est le départ à la pointe du jour, l'heure à laquelle nos soldats, encore appesantis de sommeil, se lèvent engourdis dans la demi-obscurité et s'appellent en tâtonnant pour se rallier; tout à coup 500 cavaliers, qui ont profité de la nuit en s'approchant de rocher en rocher, de touffe en touffe, fondent sur nos tentes qu'ils sabrent et transpercent.

Là, c'est la halte vers le milieu du jour, où nos hommes fatigués de l'étape s'empressent de prendre leur nourriture et leur repos, doutant que sous ce soleil brûlant l'énergie d'une attaque soit encore possible : un bruit de galop, un cri confus qui se rapproche, et l'ennemi est sur eux comme la trombe du simoun qui laisse à peine le temps de se coucher désarmé sous la rafale. C'est notre héroïque échec d'El-Moungar.

Là, enfin, c'est l'arrivée aux points d'eau. La troupe, altérée, commence à s'égrener depuis quelques kilomètres; chacun presse son allure, et les animaux sentent

l'eau, objet de tous les désirs. Les chevaux, rapides et ardents, gagnent du terrain; les convois d'animaux s'allongent, les plus agiles prenant la tête et devant leurs semblables; l'infanterie, haletante, donne un dernier effort qui sème les traînards par groupes irréguliers. En quelques minutes, la pointe de la colonne arrive près des puits, où des coups de feu sont échangés avec des ennemis depuis longtemps à l'affût.

On presse encore la marche pour renforcer la tête et s'emparer des puits; l'ennemi en est enfin chassé, et tandis que ce succès donne confiance au chef, il découvre soudain que la grosse masse adverse est maintenant derrière lui, que d'autres Berbères, cette fois groupés et compacts, chargent successivement les éléments trop allongés de la colonne, débandent les chameaux, coupent les groupes de traînards et ne font ni quartier ni merci.

C'est notre aventure de Bou-Kalfous, près de Fort-Mac-Mahon, en 1894, où les Chambaas enlèvent à l'arrivée presque tout notre convoi, malgré les tirailleurs qui l'escortaient.

Ainsi, en dépit d'une accalmie apparente, la guerre algérienne n'est pas dans le passé; elle continue sur notre frontière de l'Ouest et du Sud où les tribus sont restées pillardes et indépendantes.

Vis-à-vis d'elles, s'arrêter c'est rester vaincu, et nous devons aussi bien à l'honneur de nos armes qu'à la sécurité de ce qui est acquis un progrès continu de notre action dans les confins algériens.

Sur cette carte schématique (fig. 13) sont inscrites, en regard des principaux centres militaires, les dates de leur conquête définitive; les grandes lignes de communication du sud et de l'ouest y sont indiquées, ainsi que la zone des avant-postes telle qu'elle existait en 1900 et telle qu'elle est aujourd'hui. On voit combien l'effort récent est considérable dans ces régions où chaque nom d'oasis évoque un fait militaire glorieux.

La vie de nos camarades y est une alerte perpétuelle et instructive. L'Algérie réserve donc encore aux officiers une école sans rivale pour le développement des qualités individuelles.

Si la science militaire s'apprend en France dans les

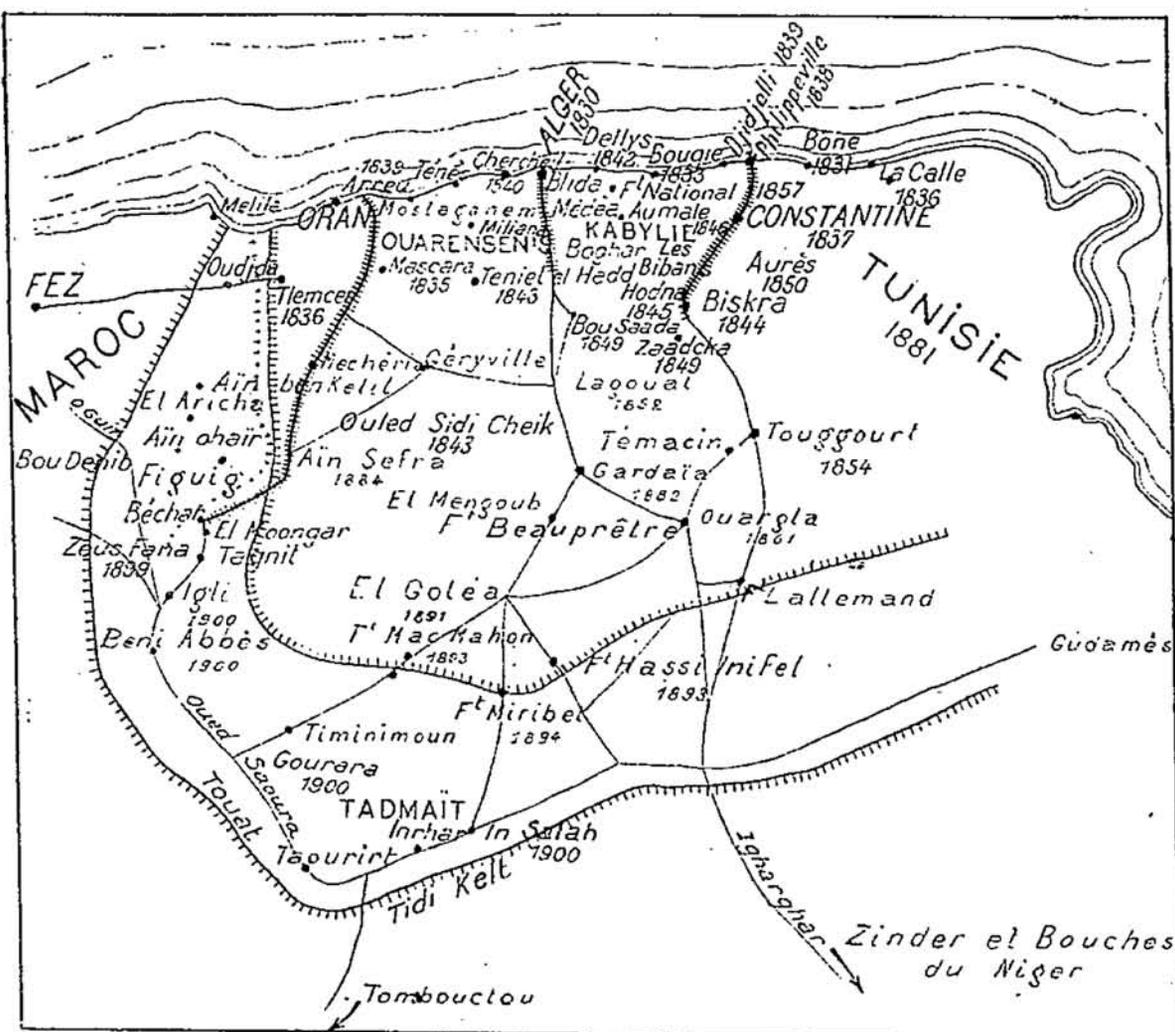


Fig. 13. — Schéma de la pénétration algérienne.

cours et dans les livres; si le jugement peut s'y développer par l'enseignement et par l'expérience; l'énergie, le caractère, la décision ne se découvrent ou ne s'exercent que sur le terrain des réalités, et à ce titre notre sol africain constitue pour longtemps un champ d'épreuve de premier ordre.

GAUZENCE DE LASTOURS,
 Capitaine du génie.